

J'ai vu...

Bibliographie
de la semaine
contemporaine



LE DIEU „PINARD”

SCULPTÉ DANS UN BLOC DE CRAIE,
SUR LE FRONT, PAR UN POILU
RECONNAISSANT.

Les livres qu'il faut lire :

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE, par le Docteur LUCIEN-GRAUX. Tome III. — (Un vol. grand in-16. Prix : 6 fr. net. — *L'Édition française illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.)



« Le mensonge est nécessaire à l'homme », affirme le plus souriant sceptique de notre temps. Et les soldats lui ont donné raison en demandant chaque matin au vaguemestre : « Donne-moi pour deux sous le mensonges. » De ces mensonges, voici les plus curieux, les plus typiques. Pour la troisième fois, le docteur Lucien-Graux montre tout ce que la presse du monde entier a publié de fallacieux pendant la grande tourmente. Et il rétablit ainsi la vérité, plus nécessaire encore que son revers « lequel, dit Montaigne, a cent mille figures et un champ indéfini », la vérité qui doit demeurer « la meilleure amie ».

Pour la troisième fois, on est émerveillé devant une si patiente exégèse, une documentation aussi complète. Le talent de l'auteur, son habileté de composition rendent ces *Fausse nouvelles* aussi attrayantes qu'un roman romanesque. Et si instructives, que ceux qui se croyaient renseignés avant la lecture de cet ouvrage sont surpris des clartés qu'il projette. L'écrivain du *Mouton rouge*, étudiant l'offensive sur la Somme, la question de l'intervention roumaine, la crise du moral français en décembre 1916, élucide maint problème qui ne s'était pas offert à nous avec toutes les données désirables. Son aide est particulièrement utile pour rechercher les causes de ce grand bouleversement social qu'est la révolution russe, séparer le bon grain, l'information exacte, de l'ivraie qui abonda, semée par les racontars de crédulité ou de mauvaise foi.

A un grand intérêt actuel, *Les fausses Nouvelles de la grande Guerre* joignent aussi celui qui s'attache aux ouvrages à garder aux livres de collection, de bibliothèque. Toutes les controverses aboutiront à ce recueil. C'est dire le succès qu'il a obtenu et le succès qui l'attend encore.

L'HOMME VERDATRE, par H. AVELOT. 55 illustrations de l'auteur. — (Un volume in-16. Prix : 2 fr. 50 net. — *Collection littéraire des Romans fantaisistes*. — *L'Édition française illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.)

Voici, inaugurant une série qui manquait à la librairie française, une « rentrée », celle de l'auteur des exquis *Voyages où il vous plaira*, du dessinateur et conteur Avelot dont on ne saurait dire si la plume a plus d'esprit que le crayon.

L'Homme verdâtre, à la fois l'ancêtre et le fils de Fantomas, est un de ces personnages qui, écartelés, brûlés bien plus souvent qu'à leur tour, sortent en excellente santé et le sourire aux lèvres des supplices les plus dangereux pour l'intégrité corporelle, et se divertissent en machinant des rapt, en multipliant les menaces. Ce pastiche du feuilleton de cape et d'épée, du roman d'aventures, a une saveur que l'imprévu renouvelle sans cesse, une entente du ridicule, un sens caricatural que chaque phrase enrichit — et chaque dessin. — On n'en finirait pas à citer tous les artifices malicieux du texte et des images. Ne soyez pas inquiets sur le destin de *L'Homme verdâtre*, il fera une longue carrière, sa magnifique santé nous le promet ! Et le talent de son auteur nous le garantit.

LES GOSSES DANS LES RUINES, idylle de guerre, par PAUL GSELL et POULBOT, 50 illustrations de POULBOT. — (Un volume in-16. Prix : 2 fr. 50 net. — *L'Édition française illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.)

Tous ceux qui n'avaient pas pu voir, à Paris ou à Londres, cette idylle (au sens purement grec du mot) souhaitaient qu'elle fût imprimée. Et les spectateurs du Théâtre des Arts et de l'Oxford Theater en attendaient la publication avec autant d'impatience que

leurs frères moins favorisés. La voici. Non seulement le livre n'a rien fait perdre à la pièce de ce qui nous a tant plu, mais il accroît encore notre émotion.

C'est que rien ne fut aussi douloureux dans cette lutte atroce que l'injuste participation des enfants, leurs angoisses, leurs larmes. Rien n'indigna plus. Rien n'étonna davantage aussi que leur insouciance à certaines minutes. Ce mélange de peur et d'inconsciente intrépidité a été rendu avec sentiment, avec tact, par M. Paul Gsell et le père des gosses de la Butte et des fortifs, l'incontestable souverain de leur empire, celui qui fixa définitivement la silhouette du même, eut l'attention la plus narquoise et la plus déferente pour ses jeux, a le mieux lu dans son âme, si simple en apparence, en réalité, si complexe.

De nombreux dessins de Poulbot accompagnent les scènes, tous parfaitement reproduits. Aux petits déshérités de la Somme, le Montmartrois a témoigné une spéciale tendresse.

LA TENDRE CAMARADE, par MAURICE MAGRE. — (Un volume in-12. — *L'Édition*, éditeur.)

Quand ils écrivent un roman, les poètes ne se souviennent pas toujours qu'ils sont poètes et que c'est à la poésie qu'ils doivent le meilleur d'eux-mêmes. M. Maurice Magre n'a pas oublié la *Chanson des hommes*, la *Montée aux enfers*, en peignant les *Colombes poignardées*, en suivant la *Tendre Camarade*.

Ce dernier livre est l'histoire d'une femme vénale, qui vivait inconsciente, et qui comprend tout à coup, devient capable de « mesurer la misère de la vie ». Elle rencontre un homme qui la sort de son milieu, celui des petits bars et des aventures galantes de Marseille, rêve de faire d'elle la tendre camarade, la maîtresse d'esprit libre qui, affranchie des préjugés et de la tyrannie de son sexe, sera la confidente sans jalousie. Aliénée voudrait réaliser ce vœu. Elle tente de fixer ce rêve. Elle n'y parvient pas : « Elle se rendait compte qu'elle aurait pu, avec une conviction plus joyeuse, avec une certitude qui aurait émané de ses gestes, de ses paroles, prolonger son bonheur ». Mais la foi lui manque. Elle redevient la cliente asservie des petits bars.

« Développer en soi le génie joyeux de la vie » tel est le conseil que donne ce livre, nuancé, pensif, enthousiaste et désabusé tour à tour, jamais banal, même en son plan. Il n'est pas encombré de détails oiseux, divisé en chapitres massifs. Renonçant à tous les artifices usés du récit, il déroule chaque épisode — nuits d'opium, confidences féminines, songes devant d'harmonieux paysages — comme un poème en prose. C'est une œuvre d'amour et de sympathie intelligente, un élan vers le beau et vers le meilleur.

LE PHANÉROGAME, par MAX JACOB. — (Un volume chez l'auteur, 17, rue Gabrielle.)

Pour M. Max Jacob, la manie des classifications a voulu trouver une place, des places et l'on a rangé le jongleur amer et charmant du *Cornet à dés* tantôt parmi les cubistes, tantôt parmi les humoristes. Alors qu'il n'est qu'un seul et indéfinissable Max Jacob, un seul poète qui unisse aussi intimement à une sagacité sarcastique un sens étroit puis, soudain, immodérément large du burlesque, des ressources les plus fines, les moins prévues de la fantaisie.

Sarabande folle d'images, d'idées, de mots, le *Phanérogame* est une critique de l'érudition. Ceux qui ont fréquenté chez le docteur Faustroll et le Prophète de Pfuisc de Jarry en apprécieront toute la saveur.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

LES HYMNES, par JOACHIM GASQUET. — (Un vol. in-12 quadruple couronne. — *Nouvelle Librairie nationale*, éditeur.)



La plus intéressante innovation des jeunes écoles poétiques paraît bien être le simultanéisme. On a nommé ainsi le procédé qui, sans méconnaître la valeur du chant isolé, lui ajoute parfois une voix, deux voix, celles même de plusieurs chœurs, transformant le poème en symphonie et l'éditant selon le dispositif des partitions. *L'Exhortation à la Victoire* de M. Fernand Divoire a donné un heureux et fécond exemple du genre.

M. Joachim Gasquet, dont il est superflu de rappeler la puissance de création, semble avoir estimé que la technique habituelle m'offrirait à l'hymne qu'un orchestre insuffisant et il a demandé à une expression simultaniste des juxtaposition de strophes, des ensembles. Ainsi l'auteur du *Paradis retrouvé*, du *Printemps*, des *Chants séculaires* peut prêter de paroles à Paris, à la Seine, à ses quais illustres, diviser ou réunir au gré de son inspiration les vœux émis par la France en toutes les âmes de son génie. La tâche eût été lourde à un versificateur étroit. Mais la belle conception a trouvé en qui l'assuma un prodigieux essor verbal, une force sereine de noble lyrisme — dons d'autant plus remarquables que la raison de M. Joachim Gasquet ne se sépare jamais d'eux. Il suffirait de lire la dédicace de *L'Hymne au vin* à l'Elie Faure des *Constructeurs* et au René Quinton qui dans la fameuse réponse à l'enquête sur l'influence allemande sut définir l'intelligence différenciée, pour discerner que ces *Hymnes* exaltent la plus durable essence de notre sol et de notre esprit.

CÉSAR NAPOLEON GAILLARD A LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE, par JEAN FARMER. — (*Payot et Cie*, éditeurs.)

Cette autobiographie raille les méthodes industrielles et commerciales françaises, appuie les arguments qu'avaient développés M. Paul Adam en ses *Vues d'Amérique* et Jules Huret au cours de ses enquêtes. M. Jean Farmer, opposant l'audace, le goût du risque, la manœuvre du bluff à notre routine timorée a eu des précurseurs. Et la presse, depuis quelque temps, a si fréquemment insisté sur la comparaison que celle de César-Napoléon Gaillard n'a plus la valeur persuasive qu'elle eut prise dix ou quinze ans avant la guerre.

Pourtant, à ce livre de belle humeur restent de très enviables qualités. Bien que la narration ne soit pas toujours aussi alerte, la forme aussi concise qu'il conviendrait, qu'une certaine trivialité assez grosse se glisse parfois dans les récits, il ne faut pas hésiter à louer la bonhomie, l'accent sincère de ces confidences. Les nombreux avatars du héros qui s'épanouit en une sorte de Casanova-Gaudissart — entre autres ses débuts comme garçon de restaurant et vendeur de gants — sont de fières leçons de savoir-vivre, au sens où, avant de devenir des gens du monde, les gens qui se font eux-mêmes entendent ce mot composé.

GEORGES JEAN-PELLERIN.

LIVRES REÇUS :

LA LUMIÈRE DANS L'OMBRE, poésies par Maurice Biollay (*Figuière*). — LE RÔLE CONSTRUCTEUR DE L'ARMÉE, par Paul Bonnet (*Figuière*). — ROLAND GARROS, par Jacques Mortane. Préface du lieutenant Marchal (*L'Édition française illustrée*). — LES CAPTIFS, par Christian-Frogé (*Berger-Levrault*). — LE DOGME TRANSFORMISTE, par le prof. Grasset (*La Renaissance du livre*). — LA PSYCHOLOGIE DE STENDHAL, par Henri Delacroix (*Félix Alcan*). — MANUEL DU CHEF, par Jules Bertaut (*Payot et Cie*). — QUELQUES GRANDS DUELS AÉRIENS, par le sous-lieutenant Viallet et Jacques Mortane (*L'Édition française illustrée*).

Éviter l'Équivoque sur les qualités spécial non silicaté 32 fr. le postal de 10 kg.
SAVONS — **HUILES**
 cuit extra pur 72% 42 fr. —
 de table extra douce 70 fr. —
 d'olive pure supér. 81 fr. 50 —
 CONTRE MANDAT-POSTE A
PIGNATEL & C^{ie}, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.
PELADE — NOTICE GRATUITE
 SENIT, pharmacien
 21, rue Matabian, Toulouse

HERNIE
 Envoi du Catalogue Franco



NOUVEAU BANDAGE PLUS
 de SOUS-CUISSE
 de RESSORT DORSAL
 Contention parfaite — Fixité absolue
 - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS



LE RÊVE D'HIER ET DE TOUS LES TEMPS DONT LE PRÉSIDENT WILSON VEUT, DE TOUTES LES FORCES DE SA VOLONTÉ, FAIRE LA RÉALITÉ DE DEMAIN: « ÉDIFIER UN MONDE DANS LEQUEL IL FERA BON VIVRE. » (Tableau de Humbert.)

BILAN DES PERTES DES PUISSANCES ALLIÉES

PENDANT LA GRANDE GUERRE



FRANCE

Les pertes françaises, proportionnellement à la population masculine, sont extrêmement élevées.

On doit en chercher la raison, dans le fait que, pendant les années 1914 et 1915, la France a fourni les frais de la lutte sur le front ouest, et que lors de la première poussée allemande, les jeunes classes ont été très durement éprouvées.

Les chiffres officiels sont :

Tués.....	1.071.300
Manquants..	314.000
Blessés (estimation non officielle)..	2.500.000
Prisonniers..	446.000
Total.....	4.331.300



EMPIRE BRITANNIQUE

Les pertes britanniques sur tous les fronts, jusqu'en août 1915, ont été relativement légères par suite du fait que les nouvelles troupes n'étaient pas encore entrées en action en grand nombre.

Les effectifs s'accroissent ensuite rapidement. Sur le total des pertes, 2719652 hommes furent mis hors de combat sur le seul front ouest. On pense que beaucoup de manquants seront récupérés.

Tués.....	658.704
Blessés.....	2.032.142
Prisonniers et manquants....	359.145
Total.....	3.049.991



ITALIE

Les Italiens entrèrent en action 10 mois environ après la France, l'Empire britannique, et la Russie. Les différentes offensives, menées dans une contrée montagneuse difficile, furent cependant très coûteuses, et l'Italie a soutenu deux grandes offensives ennemies.

Les pertes totales sont estimées à :

Tués.....	460.000
Blessés.....	947.000
Prisonniers et manquants (estimation non officielle)..	350.000
Total.....	1.757.000

BELGIQUE

Les pertes belges ne sont pas encore officiellement annoncées.

Les effectifs de l'armée belge ont été d'environ 6 grosses divisions d'infanterie.

L'armée fut très éprouvée pendant la violation de la frontière, et au cours des batailles, autour d'Ypres. Quand l'armée se fixa sur les lignes de l'Yser elle n'était forte que de 40 000 hommes.

Ses pertes peuvent être :

Tués environ..	50.000
Blessés.....	120.000
Prisonniers et manquants...	35.000
Total environ..	205.000



RUSSIE

Les pertes russes ne peuvent être indiquées avec certitude. Une autorité (le professeur Pares) a affirmé, que pendant la première année, et par suite du manque d'armes et de munitions, la Russie a perdu, en tués ou blessés, 3.800 000 hommes. Une estimation récente donne les chiffres suivants, qui ne peuvent avoir qu'une valeur approximative, surtout en ce qui concerne les prisonniers :

Tués.....	2.000.000
Blessés.....	5.000.000
Prisonniers..	2.000.000
Total.....	9.000.000



SERBIE

Les pertes de l'armée Serbe n'ont pas encore été bien dénombrées et ne le seront probablement jamais. Le chiffre des morts n'est pas proportionné aux autres pertes. C'est que de nombreux milliers d'hommes sont morts pendant la fatale retraite en Albanie, et des milliers de prisonniers ont été assassinés sur le champ de bataille ou sont morts de privations.

Le chiffre des morts seul atteint, dit-on, près de 300 000 sur une population de 1 000 000 d'hommes.

Serbes morts... 300.000



AMÉRIQUE

La participation américaine ne s'étend que sur une période de dix-neuf mois et les troupes américaines n'entrèrent en action, en nombre considérable, qu'en juin 1918 bien que, préalablement, de petits ou de forts détachements aient été engagés dans des opérations.

Les pertes américaines, indiquées dans des relevés officiels, sont :

Tués.....	53.169
Blessés.....	129.625
Prisonniers et manquants...	3.323
Total.....	286.117



ROUMANIE

Les pertes roumaines ne sont pas encore officiellement indiquées.

La Roumanie a combattu pendant un peu plus d'un an et demi. Mais pendant cette période, ses pertes ont été relativement très élevées, surtout pendant l'automne 1917.

Le total s'élève vraisemblablement à 600 000 hommes ainsi partagés :

Tués environ..	150.000
Blessés.....	300.000
Prisonniers et manquants environ.....	150.000
Total environ..	600.000



GRÈCE

C'est la Grèce qui a très probablement subi le moins de pertes de toutes les Puissances qui sont intervenues, avec de grandes forces, dans la guerre.

Ce sont les seuls patriotes Grecs qui se mirent, au début, aux côtés des alliés malgré leur gouvernement germanophile. Ils eurent à créer une armée avec l'aide des puissances de l'Entente.

Les pertes peuvent être :

Tués environ..	25.000
Blessés.....	60.000
Prisonniers et manquants environ.....	15.000
Total environ..	100.000





LA TSARINE ET SES QUATRE FILLES, LES GRANDES DUCHESSES OLGA, TATIANA, MARIE ET ANASTASIE, QUI ONT ÉTÉ, D'APRÈS DES INFORMATIONS QUI PARAÎSENT CERTAINES, ASSASSINÉES PAR LES BOLCHEVISTES.

L'Assassinat de la Famille Impériale Russe

EKATERINBOURG, dernier lieu d'exil de la famille impériale, s'est fait un point d'honneur de justifier la confiance de Moscou. Les captifs sont confinés dans la maison confisquée à l'ingénieur Epatief, une vieille maison délabrée et sale, sous la garde d'une compagnie de tirailleurs, barbares à souhait, l'élite des spadassins de l'Institut Smolny. Toutes les fenêtres sont badigeonnées, tout contact avec le dehors suspendu. Pour offrir quelques fleurs à l'empereur, le jour de sa fête, le 6 mai, le grand-duc Serge et le prince Gabriel, relégués aussi à Ekaterinbourg, doivent marchander les autorisations du Soviet. Dernier « commandant du Palais », un ancien ouvrier de l'usine Issetzki, Avdéeï, trouve aux fleurs un parfum contre-révolutionnaire.

Bientôt, c'est dans les conditions les plus élémentaires d'une existence supportable qu'il découvre un danger pour la république. Tous les jours, afin d'améliorer l'ordinaire, il faut multiplier des requêtes humiliantes : la question du lait, indispensable au tsarevitch malade, absorbe plus d'énergie que les préparatifs d'un bal au Palais d'Hiver ; les cartes alimentaires, parcimonieusement mesurées, deviennent, pour Mlle de Buxhoevden, une affaire d'État.

La nuit, sous prétexte de perquisitions, les gardes rouges, avinés, faisaient irruption chez les prisonniers, et, avec de gros rires de soudards en goguette, fouillaient le tsar, la tsarine, surtout les grandes-duchesses. Plus d'une fois, la soldatesque arracha jusqu'aux chemises des jeunes filles, sans leur épargner aucun luxe de gestes et de quolibets, qui faisaient s'évanouir les malheureuses. Et,

Le prince Lvof a récemment tracé un tableau tragique de la mort du tsar, que certains veulent croire encore vivant. Le récit qui suit, adressé à l'Écho de Paris par son correspondant, Serge de Chessin, se fonde sur la méticuleuse enquête à laquelle le professeur Dille, de l'Université de Tomsk, a pu se livrer onze jours après l'exécution de la famille impériale. Les principaux éléments du drame ont été fournis au professeur Dille, par Tomachevski, juge d'instruction, qui les tient personnellement d'Avdéeï, commissaire préposé à la garde du tsar, éléments complétés par les témoignages de plusieurs habitants, auxquels plus d'un garde rouge a fait des aveux.

Seule, l'impératrice avait le privilège d'un lit, misérable lit en bois croulant de vétusté ; le tsar et ses filles couchaient tout habillés par terre, sur de la paille, et le tsarevitch à côté de sa mère, dans une voiturette d'enfant. Nuits sinistres, journées atroces ! Pâle, émaciée, le regard vide, l'impératrice s'abîmait dans la lecture de la Bible ; le tsar arpentait les pièces désertes ou griffonnait ses mémoires, sur des lambeaux de tenture, arrachés au mur.

Vieilli, jauni, la barbe épaisse, mais l'œil bleu toujours lumineux sous des paupières tuméfiées, les mains calleuses à force de scier du bois, le monarque déchu ne se distinguait plus de l'immense majorité de ses anciens sujets. On dirait que, par un miracle d'énergie, il a fait taire les voix du passé sous des dehors un peu frustes, plus tragiques que les sanglots de ses filles ou la morne pitié de sa femme... Ce n'est qu'un pauvre homme placide, infiniment bon et résigné. Parmi les pompes de la cour, déjà un aïeul neurasthénique, Alexandre I^{er}, avait rêvé d'incarner ce modèle de sainteté familière, sous le nom d'Ivan Kousmitch, l'énigmatique paysan de Sibérie au regard d'azur des Romanof, et à l'altière prestance d'un général de cavalerie.

Autour du tsar, la débâcle, la détresse, l'agonie. Après lui avoir enlevé la couronne, la révolution, peu à peu, lui enlevait son fils. Un an de Sibérie avait achevé de briser la santé et d'ébranler le moral



Un des derniers portraits du tsar et de son fils bien-aimé, le tsarevitch, Alexis.

J'ai vu...

de cet enfant chétif, adulé, choyé, inconsolable d'avoir perdu un empire. Parfois, on surprenait le tsarevitch en sanglots : « J'aimais tellement les soldats ; maintenant, tout est fini, fini... » Né pour régner, l'enfant se mourait de voir mourir ses espérances. Et la même nostalgie ravageait la grande-duchesse Tatania, la plus fringante et la plus riieuse des princesses, l'écuyère infatigable, dont la joie était de passer en revue son régiment de cavalerie, la taille serrée dans la tunique de lancier et le kolbak crânement posé sur les cheveux dorés. La jeune fille s'étiolait, dépérissait. Et à l'heure la plus dramatique, le comte de Benkendorf n'était pas là pour redresser les courages et reconforter les défaillances. L'aspect de ce grand seigneur, toujours élégant, d'un maintien toujours impeccable, galvanisait les énergies. Prêt à subir les pires affronts, le vieillard n'a jamais formulé qu'un seul désir personnel : les œuvres de Platon et un abonnement au *Times*. Il raya de son cœur jusqu'à son propre deuil : la perte d'un fils unique à la guerre. Mais les forces finirent par trahir cette prodigieuse volonté : usé par son dévouement, le comte de Benkendorf capitulait devant la maladie, cloué à son lit de Tobolsk par une prostration nerveuse.

Plusieurs fois, depuis l'arrivée de Nicolas II à Ekaterinbourg, les nouvelles de la mort du tsar avaient circulé avec insistance, inviolablement démenties par les soviets à titre de « provocation bourgeoise ». Mais ces nouvelles ne faisaient qu'anticiper sur la vérité fatale. Le maximalisme avait la hantise, l'obsession du sang impérial. Une idée fixe inavouée poussait vers ce meurtre inutile les débordements de la terreur rouge. Oublié, abandonné, trahi, le tsar génaït quand même la révolution. Ne représentait-il pas le souvenir d'un magnifique empire qu'il avait confié aux mains du peuple et que le peuple n'avait su conserver ?

Le 16 juillet, sous l'impression de l'offensive heureuse des Tchéco-Slovaques, la garnison se révolte, accuse les autorités de complicité monarchique, réclame des têtes : Belborodof, président du Comité exécutif, Iourovski, président de la Commission extraordinaire, souscrivent aux revendications de la plèbe, que le vote du soviét, après une longue séance, consacre vers une heure du matin. À deux heures, Belborodof et Iourovski



TROIS DES GRANDES DUCHESSES DANS LE JARDIN D'EKATERINBOURG.

s'en vont assister à l'accomplissement du crime. L'exécution du verdict est confiée aux soldats de garde ; l'ordre en est donné verbalement ; on ne prend même pas la peine d'exhiber le procès-verbal du vote.

Les assassins surprirent le tsar et la tsarine en prières. Réveillés par le bruit des grosses bottes et des crosses entre-choquées, ils avaient compris et se préparaient à la mort. Une crise nerveuse secouait M^{lle} de Buxoevden. Le tsarevitch sanglotait à genoux ; dans un coin de la pièce, serrées les unes contre les autres, un groupe de pâleurs éplorées : les quatre duchesses. L'empereur ne daigna pas interrompre sa prière.

Iourovski eut un rire démoniaque : « Tant mieux, vous vous êtes préparés. »

— Oui, répondit le tsar d'une voix qu'aucune émotion ne faisait trembler.

— Mais ce n'est pas seulement toi qu'il nous faut, rugit Iourovski : toute ta racaille de... (ici un mot que la décence interdit de reproduire) y passera. Allons, pas de simagrées, à la cave !...

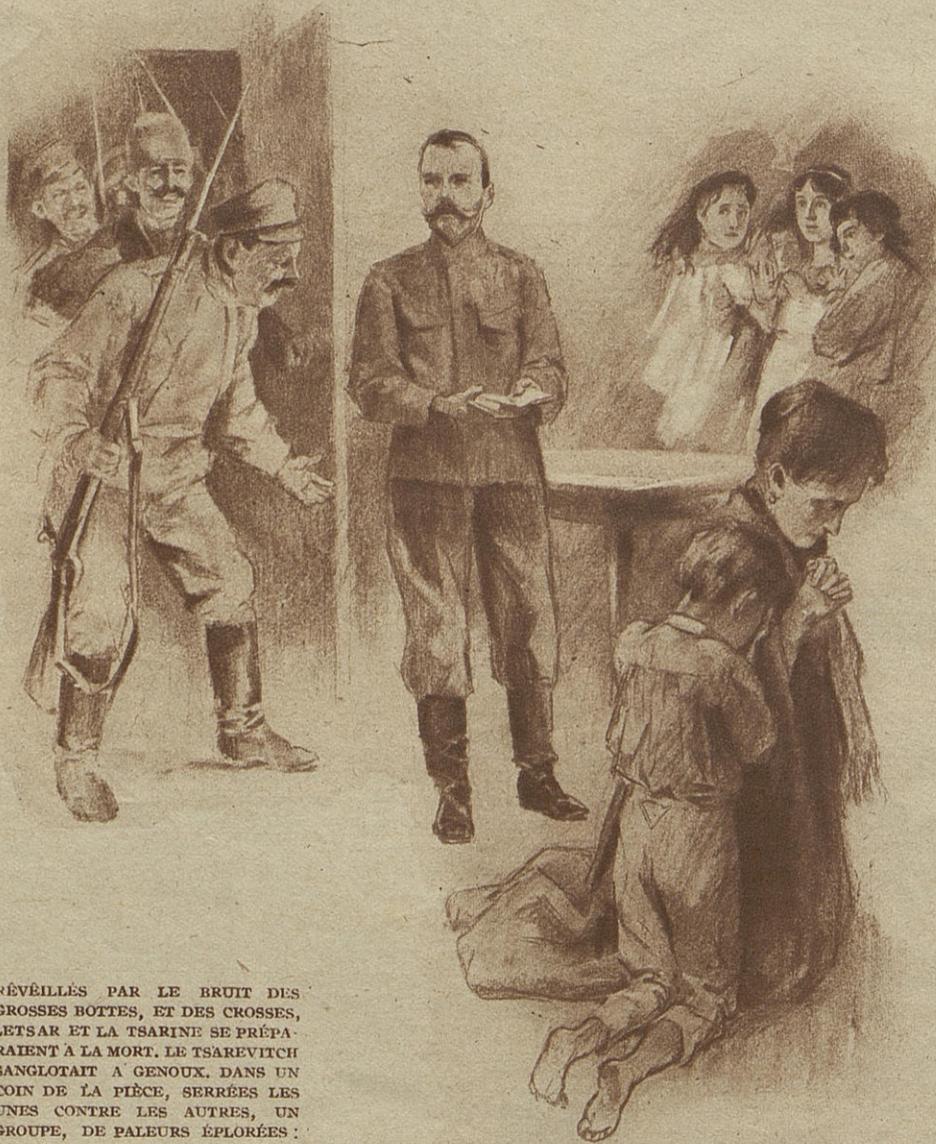
Son fils évanoui dans les bras, l'empereur, d'un pas ferme, se dirigea vers la porte. L'impératrice suivait. Sans discontinuer, sa main esquissait le signe de la croix. Les grandes-duchesses et M^{lle} de Buxhoevden, incapables de marcher, étaient traînées brutalement, dans un infâme concert de furons. Devant l'escalier, d'autres soldats poussaient le prince Dolgoroukof, le général Tatischev, M^{me} Schneider, lectrice de la cour, le docteur Botkine.

— Vous aussi ! fit douloureusement le tsar...

La cave, une cave sordide et suintante, aux murs lépreux, remplie d'om-

bres mouvantes par les torches. On bousculait les victimes, on les aligne, et, sans un commandement, on décharge à bout portant les revolvers, dans les yeux et sur les tempes.

Mais la précipitation ne fait pas oublier les raffinements de la torture. D'abord, on abat l'impératrice, puis les enfants, le tsar et la petite cour en dernier lieu. La cave a beau déjà être peuplée de cadavres, les gardes rouges s'acharnent au massacre des morts : les uns manient toujours leurs revolvers, d'autres jouent de la baïonnette. L'empereur, l'impératrice, Botkine, expirent immédiatement sous la grêle des balles. Les autres ne meurent qu'après quelques minutes de martyre.



RÉVEILLÉS PAR LE BRUIT DES GROSSES BOTTES, ET DES CROSSES, LETSAR ET LA TSARINE SE PRÉPARAIENT À LA MORT. LE TSAREVITCH SANGLOTAIT À GENOUX. DANS UN COIN DE LA PIÈCE, SERRÉES LES UNES CONTRE LES AUTRES, UN GROUPE, DE PALEURS ÉPLORÉES : LES QUATRE DUCHESSES.



(À gauche) : LE TSAREVITCH, À L'ÂGE DE QUATRE ANS, EN MATELOT.



LA SCÈNE

SANS UN COMMANDEMENT, ON DÉCHARGE A BOUT PORTANT LES REVOLVERS DANS LES YEUX ET SUR LES TEMPEDES VICTIMES...

DU MEURTRE

D'ABORD ON ABAT L'IMPÉRATRICE, PUIS LES ENFANTS; MAL VISÉE, LA GRANDE DUCHESSE TATIANA NE REÇUT PAS MOINS DE 15 BALLES.

Mal visée, la grande-duchesse Tatiana ne reçut pas moins de quinze balles, et, finalement, un garde rouge lui fracassa le crâne d'un grand coup de crosse. Sur le corps de M^{lle} de Buxhoevden, un témoin a compté jusqu'à trente-deux blessures à la baïonnette.

Aux lueurs d'une aube pâle, un camion automobile transportait les douze cadavres entassés pêle-mêle vers une carrière abandonnée. Et, comme Iourovski jugea les « bourreaux couronnés et leur valetaille », indignes d'un enterrement, il ne resta bientôt des sinistres dépouilles, barbouillées de sang et de pétrole, qu'un monceau de cendres et d'ossements rabougris.

Rien du tragique romantisme qui soufflait sur la foule autour de l'échafaud de Louis XVI. La Russie révolutionnaire assassinait lâchement, vulgairement, cruellement, puis détruisait les traces du crime, dans la laideur industrielle d'un décor marxiste.

Est-il permis de douter? Le professeur Dille a retrouvé, dans les cendres du bûcher où périrent les malheureuses victimes de ces brutes forcenées, un diamant que la grande-duchesse Tatiana portait précieusement caché dans sa doublure, des boutons du tsarevitch timbrés à l'aigle impériale. Il a découvert, chez bien des gardes rouges, faits prisonniers par les Tchéco-Slova-

ques, quelques reliques des infortunés, et du linge aux initiales du tsar, vol posthume dont Zinovief félicita publiquement, en plein Soviet, l'« héroïque prolétariat d'Ekaterinbourg »!



Sans doute, des légendes — que l'on souhaiterait vraies — circulent déjà, en Russie : le sacrifice du général Tatischtchef, exécuté à la place de Nicolas II. On raconte encore que la grande-duchesse Anastasie a échappé par miracle à la tuerie collective. Saura-t-on bientôt la vérité complète? En route pour Moscou, de Perm, où elle avait été détenue, la princesse Hélène de Serbie — actuellement dans les environs de Stockholm — fut mise en présence d'une femme au visage défiguré par d'atroces brûlures et que des inconnus faisaient passer pour la fille du tsar. Mais la princesse ne reconnut pas les traits de sa cousine...

De tout temps, l'histoire de Russie a été hantée de revenants.

Jadis de faux Dimitris, aujourd'hui de fausses Anastasies : avec ses barbaries, ses hallucinations et ses sorciers, le XVI^e siècle ressuscite au pays du socialisme intégral.

SERGE DE CHESIN.



AUX LUEURS D'UNE AUBE PÂLE, UN CAMION AUTOMOBILE TRANSPORTAIT LES DOUZE

CADAVRES ENTASSÉS PÊLE-MÊLE VERS UNE CARRIÈRE ABANDONNÉE.

Les Échos de J'ai Vu...

LA SUPERSTITION, DE L'OPALE

L'opale est une gemme qui offre cette particularité d'être l'objet des superstitions les plus contradictoires. Autrefois les Vénitiens la portaient au doigt et pensaient qu'elle éloigne les épidémies.

Durant une peste, on crut remarquer que les opales portées par les pestiférés perdaient leur éclat après la mort du malade. C'est pourquoi on leur attribua une maligne influence.

L'opale d'une bague appartenant à la couronne d'Espagne a une histoire bizarre.

Elle appartenait à la comtesse de Castiglione qui l'envoya en cadeau de noces quand Alphonse XII se maria avec la reine Mercédès; celle-ci, ayant porté cette bague, mourut quelques mois après le mariage.

Le roi donna la bague à sa grand-mère, la reine Marie-Christine, qui mourut aussitôt.

L'infante Marie del Pilar la porta ensuite et mourut mystérieusement quelques jours après. Il en advint autant à la fille du prince de Montpensier, qui avait porté la bague meurtrière. Le roi décida de la porter lui-même et en mourut peu après. Sa seconde femme, la reine Marie-Christine, eut l'heureuse idée de mettre le joyau au cou de la Vierge d'Alameda où il est encore.

Depuis la guerre, il paraît que l'opale porte bonheur; ainsi pensent les Orientaux, et les soldats mahométans de l'Inde qui ont combattu dans les rangs de l'Entente, et nous ont apporté cette nouvelle superstition.

UN MOT DE POILU

C'est un des plus jolis mots que je connaisse et il a le mérite de n'être pas inventé.

Au temps où la guerre allait finir, un vieux territorial qui avait passé des mois à rempierrer les routes dans le secteur de Compiègne était en permission à Paris et lisait les journaux tous pleins de la nouvelle de l'armistice.

Tout à coup, il poussa un cri d'indignation: il venait d'apprendre que les parlementaires allemands avaient été conduits au château de Francport qui appartenait au marquis de l'Aigle et qui se trouve en lisière de la plus belle forêt de l'île de France. D'un ton incomparable le vieux grognard avec la plus grande sincérité s'écria: «Toujours mon secteur qui prend!...»

LES AMBASSADEURS ET LES FEMMES

Nous entrons dit le Mercure dans la grande période diplomatique. Nous n'allons plus entendre parler que d'ambassadeurs et ministres plus ou moins plénipotentiaires. Quel chroniqueur aura l'audace de faire allusion aux relations féminines de ceux qui discutent du sort du monde? Pourtant les femmes tiendront là, comme ailleurs, une place importante. Lors de la signature du traité de Bucarest, en 1917, les femmes pangermanistes ne manquèrent pas de faire remarquer que von Kuhlmann ne pouvait avoir l'esprit libre, nécessaire au négociateur, parce qu'il fréquentait trop certaines personnes un peu légères de la capitale roumaine.

On l'avait vu à la sortie de bars joyeux avec une danseuse qui l'appela «mon petit oncle!» et nul doute que plus tard les historiens ne soient obligés de tenir compte de cette aventure sentimentale dans les études qu'ils écriront sur l'ancien secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de l'Allemagne.

Au Congrès de Vienne, les femmes ont occupé le premier rang. Elles ont été les grandes inspiratrices des



LES PREMIERS ARRIVÉS AU DERBY DE LA VICTOIRE (PARIS-VERSAILLES) (de droite à gauche): Vermeulen (1^{er}), Denis (2^e), Brossard (3^e) et Keyser (4^e).

diplomates, même de la diplomatie, et le commandant Weill, quand il a publié les rapports de la police viennoise sur la vie privée de nos délégués au Congrès de 1814, a donné à ce sujet des détails particulièrement intéressants.

On lit dans ces rapports des phrases de ce genre: «La grande-duchesse d'Oldenburg marche pour la Prusse.»

«Les princesses de Sagan et Bagration sont toutes les deux à la solde de la Russie: elles sont des agents d'Alexandre auquel elles rapportent tout ce qu'elles apprennent et qui fait les frais de leur train de maison.»

On cherche à profiter de la situation financière très difficile de la princesse Bagration pour l'amener à la cause de Louis XVIII et les policiers ne font grâce d'aucun détail sur les nuits et les ennuis de lord Stewart, ambassadeur d'Angleterre, avec la princesse de Sagan.

On a l'impression que chacune de ces grandes dames réclamait un petit peu de la Lorraine ou de l'Alsace, ou de la Pologne, en même temps qu'une jolie bague, à leurs adorateurs plus ou moins fastueux.

Nous ne connaissons pas — tout de suite du moins — quelles aimables personnes auront sur le Congrès de la

Paix de 1919 une influence aussi considérable. Et il est bien possible pour beaucoup de raisons qu'aucune n'y puisse jamais prétendre.

Ce sera une défaite du féminisme, et fort grave. Quelle victoire vaudra jamais celle que vous remportâtes, princesses de jadis, grâce à vos yeux et à vos mains légères qui confondaient si facilement la carte de l'Europe et celle du Tendre?

LA TAXE DE LUXE

Un de nos députés très connu pour son éloquence et sa ladrerie ne veut pas entendre parler de la taxe de luxe. Il trouve des moyens détournés pour ne jamais la payer. Son tailleur doit dénombrer mille réparations sur la facture pour arriver au prix d'une pelisse; il marchandait partout jusqu'à ce qu'il obtienne sa satisfaction.

Mais il vient à l'instant de trouver un moyen merveilleux pour s'en tirer sans discussion.

Sachant que les soldats des armées alliées ne paient pas la taxe, il fait tous ses achats au nom de «M. Hérold Micolson, officier à l'armée américaine.»

Son concierge est prévenu (vous aussi!) et le tour est joué.

Monsieur le député est-ce vraiment un bel exemple que vous donnez aux électeurs?



NEW-YORK HONORE SES MARINS HEROIQUES.

La municipalité a fait placer au fronton d'un des plus beaux édifices du port, une horloge gigantesque, qui marquera toujours l'heure, où le premier marin revenu de France, mettra le pied sur le sol de la Patrie.



LA RÉUNION DES DÉLÉGUÉS TRAVAILLISTES ALLIÉS À LA CONFÉRENCE DE LA PAIX. (Sur le cliché): MM. Barnes, Loucheur, Colliard, Jouhaux, Vandervelde, Mayor des Planches, etc. (Cl. Henri Manuel.)

LE TRUC DU TAXI

Au temps encore proche où la consommation de l'essence n'était pas libre, un profiteur de la guerre qui avait attrapé trois ou quatre contraventions parce que son auto avait été surprise à la porte des cafés où des théâtres trouva un beau jour une solution extrêmement élégante pour se tirer d'embarras. Il fit mettre tout simplement un taxi sur sa voiture. Aussi aux yeux de la maréchaussée, ce n'était pas une voiture particulière mais une automobile d'un service public qui pouvait braver toutes les rigueurs des règlements.

Ce fut très bien jusqu'au jour où son chauffeur qui revenait à vide attrapa une contravention pour refus de charger et c'est ainsi qu'on découvrit le pot aux roses.

UN DON DES ENFANTS AMÉRICAINS AUX ENFANTS FRANÇAIS

Le docteur William Palmer Lucas, chef du bureau des Enfants de la Croix Rouge américaine, a reçu récemment un télégramme de Washington lui annonçant que la Junior Red Cross faisait aux enfants de France don de cinq cent mille francs. On comprend mieux la sympathie exprimée par ce don en sachant que cette somme est le produit de minimes oboles faites par les enfants américains. Ce don servira à créer à Paris, un hôpital et un centre sanitaire qui seront administrés, si le plan est réalisé comme il vient d'être conçu, par un comité français composé de membres de la Faculté de médecine de Paris et de représentants des principales œuvres françaises pour l'enfance.

Cet hôpital sera le troisième hôpital permanent organisé par le bureau des Enfants de la Croix Rouge américaine; les deux premiers sont situés à Saint-Etienne et à Foug (Meurthe-et-Moselle). Ce nouvel hôpital sera unique dans son genre. C'est un présent des enfants d'Amérique aux enfants de France.

L'ŒUVRE DU "RETOUR"

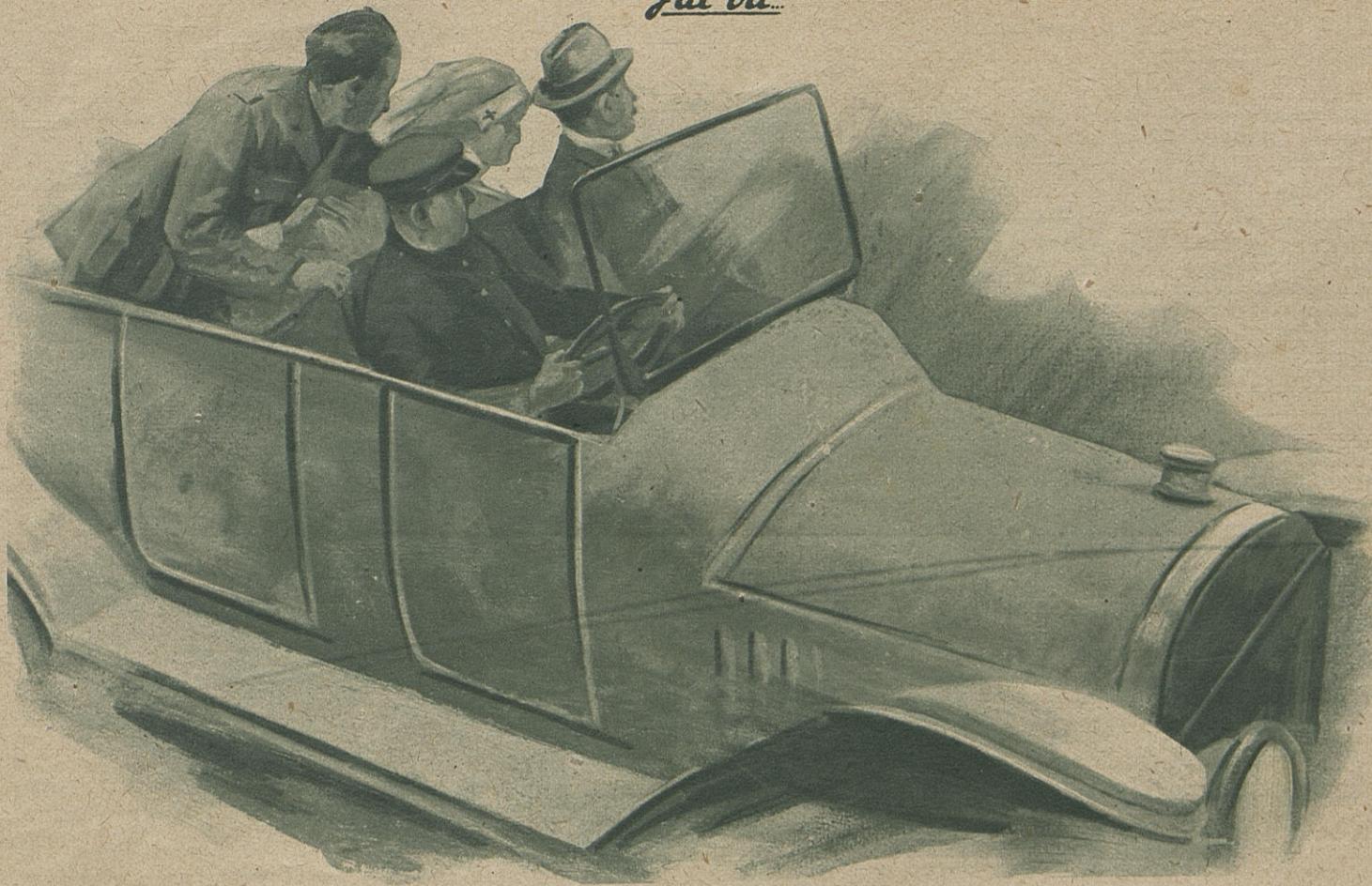
Sous la présidence d'honneur de S. A. S. le prince de Monaco, une œuvre des plus intéressantes vient d'être fondée par M. Léopold Ketten professeur supérieur au conservatoire de Genève. Cette fondation qui s'appelle *Le Retour* a pour but d'offrir une aide immédiate à de nombreux soldats français établis en Suisse avant la guerre, et aux légionnaires suisses, lorsque l'heure du retour dans le pays sonnera pour eux.

En août 1914, répondant à l'appel de la patrie, ils avaient tout quitté. Mais pendant leur absence, leurs petites entreprises commerciales ou industrielles se sont arrêtées, elles auront besoin d'un secours rapide et efficace pour renaître. Sous le patronage d'un comité qui comprend les plus grands noms de la colonie française ou suisse, l'œuvre du *Retour* a entrepris de recueillir les dons qui, en étant distribués sous le contrôle du comité, permettront aux plus nécessiteux de reprendre leur travail avec ardeur et avec des chances de réussite.



LE PROF. KETTEN, fondateur de l'œuvre philanthropique *Le Retour*.

J'ai vu...



...TANDIS QUE NOUS FILIONS A TOUTE VITESSE SUR LA ROUTE...

LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION ⁽¹⁾

Il désigna du doigt l'endroit où Cudd avait rencontré l'auto américaine.

— Observez, dit-il à ses amis, qu'il y a un certain nombre de sentiers à travers champs marqués sur la carte. Regardez plus particulièrement celui que je vous montre là. Il part d'un endroit très rapproché de celui où s'est arrêté l'auto américaine tandis que nous filions à toute vitesse sur la route, et pousse vers la côte. Suivez ce sentier ! Vous en rencontrez un autre qui pointe vers le bas-côté du triangle formé par la route de Darlincove. Celui-ci peut nous conduire à l'intérieur du triangle sans que nous risquions beaucoup d'être aperçus des sentinelles ennemies. En résumé, voici mon plan : nous laissons la voiture dans un endroit d'où l'on ne puisse pas la voir de l'angle le plus rapproché des sentiers que j'ai indiqués ; puis, nous gagnons les champs, longeant les haies jusqu'à ce que nous arrivions au chemin à charrettes qui nous mène à la côte. Alors, nous traversons la plaine, en nous abritant de notre mieux, grâce aux haies, fossés, etc. Dame ! je crains bien que cette excursion n'aille pas sans quelque barbotage dans l'eau. Une fois entrés dans la zone surveillée, nous nous efforçons d'atteindre les ormes : point possible n° 14... et à ce moment il nous restera encore tout à faire.

— Dites-nous au moins quel succès est certain !

Certes, il serait plus agréable à Thorold de fumer nonchalamment un bon cigare... Mais au cas où nous échouerions, dit Phillip toujours impertinable, au cas où surviendrait quelque fâcheux événement, nous devons faire en sorte de mettre Cudd au courant. Cudd, est la seule excuse que nous ayons de risquer une entreprise aussi téméraire. Si nous ne sommes pas de retour à une heure convenue, mettons une heure après la tombée de la nuit, Cudd, avec le papier de Brandt, se rendra au camp — il y en a un, je m'en suis assuré, à côté de Stethurst — il racontera sommairement les faits et dira que nous sommes en danger et où. De même, si Cudd entend du vacarme, un

bruit de lutte, des détonations, etc., il doit s'abstenir de s'en mêler et courir immédiatement au camp, aussi vite que sa voiture le lui permettra. A tout prix, il faut sauver le trésor.

— Et nous ? demanda Thorold.

— Nous aussi, si les circonstances le permettent, conclut paisiblement Phillip.

XXII

Lorsque, quelques heures plus tard, la Napier déposa les jeunes gens non loin de Stethurst, à l'endroit marqué comme « point possible n° 2 », Phillip donna ses instructions à Cudd. Il lui indiqua, minutieusement, ce qu'il aurait à faire si l'expédition se prolongeait trop longtemps. Il lui précisa également ce qu'il devrait aller dire, en cas d'accident, au commandant du camp de Stethurst et lui remit, avec le papier de Brandt, une note écrite de sa main.

Stoïque, Cudd l'écouta sans faire entendre la

moindre protestation, mais tout, dans son attitude, prouvait qu'il était mécontent. Sans doute estimait-il que son patron et l'officier n'avaient pas le droit de mettre un chauffeur de sa trempe à l'abri des coups. Pour le consoler, le lieutenant lui fit observer qu'il y avait de grandes chances pour qu'il se trouvât nez à nez avec les espions, et



CERTES IL SERAIT PLUS AGRÉABLE A THOROLD DE FUMER NONCHALAMMENT UN BON CIGARE...

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

sur qu'il eut à nouveau l'occasion de se servir de sa grosse artillerie.

— Je ne souhaite qu'une chose, m'sieur, déclara le brave chauffeur, c'est qu'un de ces sales individus me tombe sous la main ! Sur ce, Cecily, Thorold et Phillip laissèrent l'ancien matelot à l'étude de ses positions stratégiques, et de son champ de tir.

Ainsi que l'officier l'avait fait remarquer, la plaine était coupée de haies nombreuses. Ils purent donc se mettre à couvert de celles qui bordaient le sentier conduisant au rivage. Mais quand il s'agit de prendre le chemin qui s'enfonçait vers le centre du triangle, ce fut une autre affaire ! Les champs aux alentours étaient complètement dénudés, et ils durent ramper dans les fossés pour rejoindre la haie qui bordait la route de Darlincove à Stethurst.

Cette haie atteinte, Phillip invita le chimiste et l'infirmière à se dissimuler de leur mieux, tandis que lui-même irait en reconnaissance. Il ne voulait pas que la petite troupe s'aventurât en terrain plat avant de s'être assuré que la route était libre. Son absence fut de courte durée mais elle parut fort longue aux deux amis.

Quand Phillip revint, ceux-ci se rendirent compte tout de suite qu'il avait quelque chose de nouveau et d'inattendu à leur apprendre.

— Est-ce que ce pays n'a pas l'air d'un véritable désert ? chuchota-t-il, en désignant, d'un geste de sa main droite, la campagne morne et désolée.

C'était un véritable désert, en effet. Rien que des champs plats et nus et un sol si âpre que toute culture y était impossible. Quelques arbres chétifs, quelques buissons d'épines avaient poussé par ci par là. Mais pas la moindre trace d'effort humain ! Pas de maisons ! Le désert partout ! Le désert et sa tristesse pénétrante !

— Le désert ! Oui ! Et pourtant, dit Phillip, il y a deux hommes qui sont cachés dans un bouquet d'arbres à moins de 50 mètres de nous. Ils paraissent très occupés à surveiller la mer.

— Des espions ? demanda Thorold.

— Je le crois ! Mais la campagne est si calme ici, que je n'ai pas osé m'approcher d'eux, de crainte d'éveiller leur attention. Mais pourquoi diable scrutent-ils le large avec tant de soin ? Voilà qui est étrange !

— Sont-ils sur leurs gardes ?

— Oui ! Dans quel but agissent-ils ainsi ? se demandait tout haut l'officier, qui n'avait pas entendu la question du chimiste. On doit certainement pouvoir apercevoir les ormes de l'endroit où ils sont ; mais ils tournent le dos aux ormes. On doit les voir également de la mer ; mais quel intérêt cela peut-il avoir pour eux ? A moins qu'ils ne se figurent que nous voulons les surprendre, par la plage, je ne vois pas quel motif les pousse à agir ainsi.

— Cette dernière supposition est la bonne, affirma péremptoirement Thorold. Ils tiennent à surveiller toutes les voies d'accès, aussi bien celles qui débouchent de la plage que les autres.

— Peut-être, en effet ! concéda Phillip. Mais comment allons-nous faire maintenant pour traverser ce champ sans être aperçus ?

Ne sachant que répondre, l'infirmière et son fiancé se turent, laissant l'officier à ses réflexions. Celui-ci inspecta quelques instants les environs, puis il dit :

— Il n'y a qu'une chose à faire : nous vautrer dans la boue. Nous pouvons suivre ce fossé jusqu'à la route. Mais dame ! ce ne sera pas toujours drôle, ma chère Cecily : de la boue jusqu'aux mollets, de l'eau jusqu'à la ceinture ! Mais les remblais du fossé sont suffisants pour dissimuler nos têtes, si nous nous baissions, comme il sied.

L'infirmière, d'un signe de sa jolie tête, fit entendre qu'elle n'avait peur de rien. Et, relevant ses jupes, elle s'avança vers le fossé ruisselant d'eau et y descendit sans la moindre hésitation. Phillip invita Jimmy à le suivre. Puis, prenant son pistolet :

— Je couvre la marche, dit-il, mais je ne pense pas que j'aurai à intervenir. Nos Baches sont bien trop absorbés dans la contemplation de la mer et des rochers du large pour songer à inspecter le terrain

autour d'eux. S'ils le faisaient, d'ailleurs, j'ai la conviction qu'ils ne pourraient pas nous apercevoir.

Quand ils furent arrivés près de la route, les trois amis pressèrent l'allure. Thorold et Cecily, se glissant de couverts en couverts, la franchirent sans encombre. Phillip se disposait à en faire autant quand un gros lourdaud apparut au tournant, marchant la tête basse.

Le nouveau venu avait bien l'allure d'un rustre anglais. Il fixa les jeunes gens avec cette insistance dont sont coutumiers les paysans et s'arrêta, hébété, à la vue d'un officier de Sa Majesté Britannique, couvert de boue et perdu dans ces landes désertiques. Son étonnement paraissait sincère ; mais l'était-il réellement ? L'homme avait tout l'air d'un paysan ; mais n'était-ce pas quelqu'un qui en jouait admirablement le rôle ? Il fallait à tout prix s'en assurer. Sans hésiter le moins du monde le lieutenant lui demanda :

— *Wie weit ist's bis zum nächsten Dorf ?* (1)

— *Nehmen sie* (2) ...

L'homme avait donné dans le panneau. Lorsqu'il se fut rendu compte de sa sottise, il fit un bond en arrière et voulut appeler au secours. Mais Phillip lui braqua son revolver sous le nez et lui commanda :

— Haut les mains, Fritz !

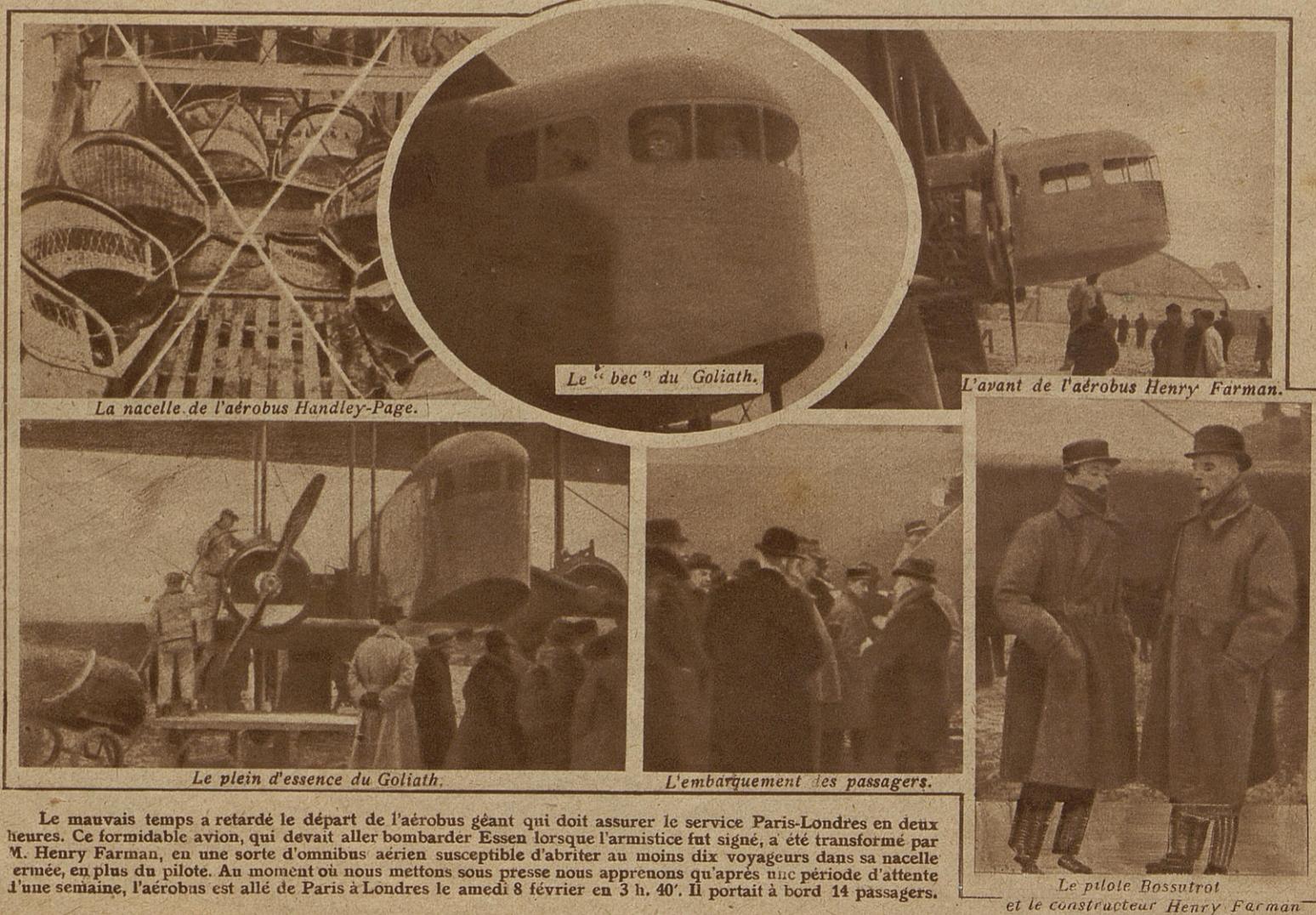
L'espion tenta d'écartier d'un revers de sa main l'arme qui le menaçait mais, d'un swing artistement décoché, le lieutenant l'étendit sur le sol.

— Poussez-le dans la haie ! dit Phillip au chimiste qui était accouru à son aide. Dans quelques minutes ce drôle aura retrouvé ses esprits. Il criera comme un voleur et se posera en martyr de la patrie allemande. Je crois qu'il est préférable que nous le bâillonions.

(La fin au prochain numéro.)

(1) *En allemand.* — Combien y a-t-il d'ici au prochain village ?
(2) Prenez cette direction...

LA PREMIÈRE SORTIE DU "GOLIATH"



Le mauvais temps a retardé le départ de l'aérobus géant qui doit assurer le service Paris-Londres en deux heures. Ce formidable avion, qui devait aller bombarder Essen lorsque l'armistice fut signé, a été transformé par M. Henry Farman, en une sorte d'omnibus aérien susceptible d'abriter au moins dix voyageurs dans sa nacelle armée, en plus du pilote. Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons qu'après une période d'attente d'une semaine, l'aérobus est allé de Paris à Londres le samedi 8 février en 3 h. 40'. Il portait à bord 14 passagers.

J'ai vu.

SCÈNES DE LA RÉVOLUTION A BERLIN

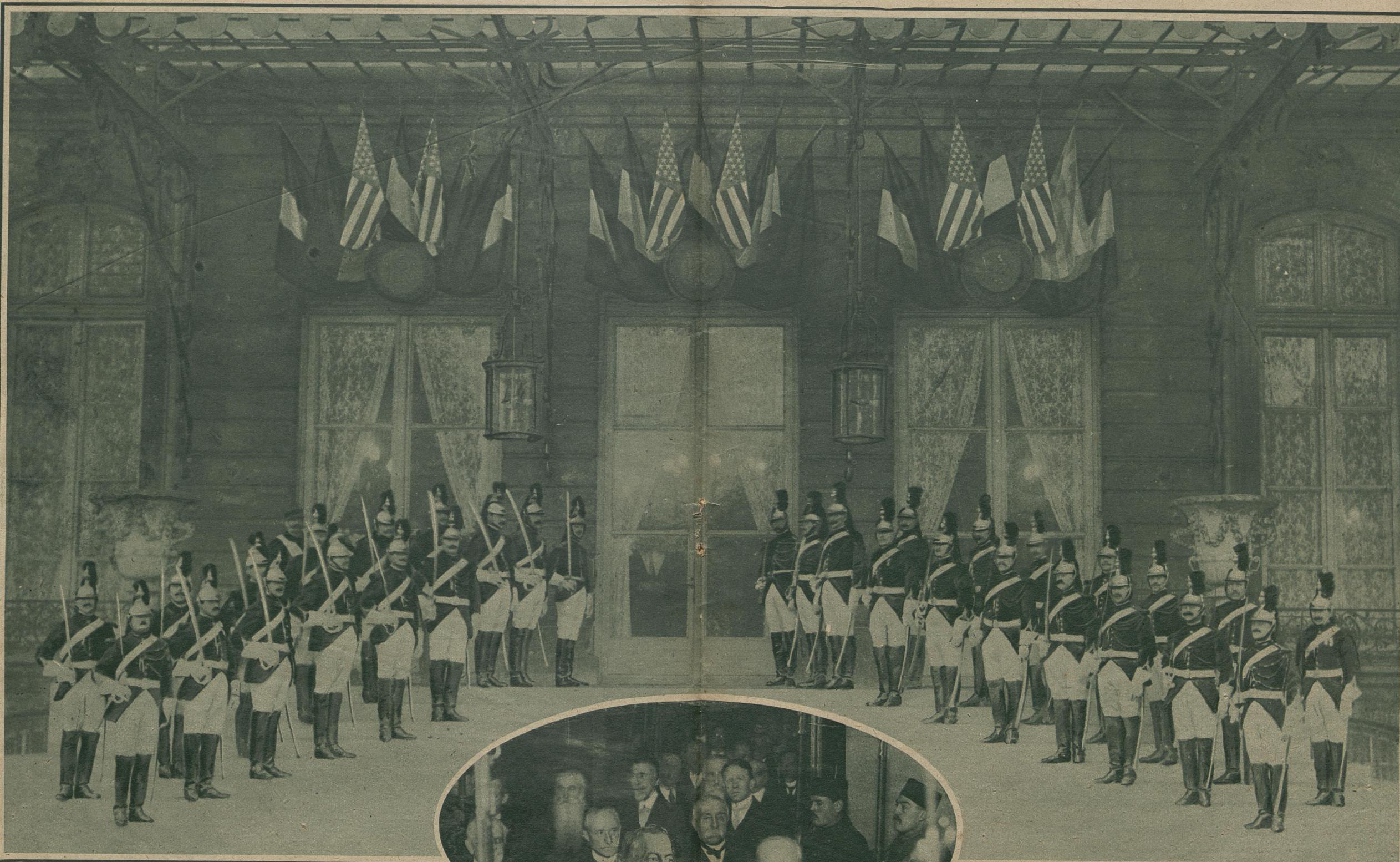


La façade du "Vorwaerts". — Devant, la foule avec la pancarte : "A bas Spartacus".

Les photographies ci-contre ont été prises dans la semaine du 9 au 16 janvier, qui fut la plus dramatique de l'émeute. Devant cette façade du *Worwaerts* — le journal socialiste — ravagée par le canon, on s'imaginerait que les victimes furent nombreuses. D'autant plus que la presse allemande a parlé de furieux combats : d'assauts donnés à l'immeuble par des toupes d'élite, coiffées du casque de tranchées, etc. Or, il est officiellement reconnu qu'il n'y eût là que 11 morts, et qu'au 16 janvier, l'émeute, dans toute l'Allemagne, n'avait fait que 100 cadavres. Cent morts avec de telles armes : canons, lance-flammes, mitrailleuses... Qu'est-ce que cette comédie ? Ils tirent donc à blanc, quand ils s'entrefusillent ?

La façade du palais impérial dont les marins révoltés s'emparèrent. (Au-dessus :) groupe de soldats de partis adverses.

LE PRÉSIDENT WILSON A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS



La garde d'honneur à

Cette séance du lundi 3 février, où les représentants de la Nation firent au Président Wilson un accueil sans précédent dans nos annales, restera inoubliable. Après l'éloquent discours de M. Paul Deschanel, en qui se résumèrent toutes ces qualités qui sont l'orgueil de la pensée française : la clarté de l'idée, l'harmonie de la forme et le courage de tout dire, le Président Wilson gravit les degrés de la tribune. Droit, très droit, les

Cl. H. Manuel.



Au seuil du salon de la Paix.

La réception du Président Wilson

deux mains appuyées sur le marbre, il dit son émotion pour l'accueil qui lui était fait. Puis il parla de la grandeur de nos sacrifices, et termina en affirmant sa volonté de mettre toutes ses forces à fonder un avenir nouveau où, dans l'humanité meilleure, le crime ne pourra plus troubler la Paix. « Nous allons, dit-il, bâtir un monde dans lequel il fera bon vivre... » Une ovation, que les mots ne peuvent rendre, salua cette péroraison.

LA VIE EXEMPLAIRE DE PASTEUR

Voici que Sacha et Lucien Guitry, l'un auteur heureux, l'autre artiste de génie, viennent de faire revivre sur la scène du Vaudeville, avec un succès qui n'est pas que de l'engoûment de snobs en mal de science facile, la noble, la lumineuse figure du grand Pasteur.

Lorsque le projet de Sacha Guitry fut connu, les uns—ceux qui approchèrent le maître—crièrent au scandale. Ils pensaient que la fantaisie du dramaturge allait développer autour de Pasteur quelque aventure analogue à celles qui alimentent le théâtre moderne ? Ils doivent être aujourd'hui pleinement rassurés. D'autres, plus superficiels quoique mieux avertis, le public des générales, crurent à une gageure. Un savant sur la scène ! Quelle idée ! Ce n'est pas là matière de théâtre. Ce serait un four noir. On sait comme ils se sont trompés et que Lucien Guitry fit revivre, avec un art qui tient du miracle, devant des spectateurs émus jusqu'aux larmes, les principaux épisodes de la vie du grand homme qu'il incarna vraiment dans toute sa noblesse et toute sa pureté.



C'est qu'à l'encontre de ce que pensent les esprits légers, les savants sont des types psychologiques d'un haut intérêt. Regardez-les, en effet, pénétrez dans leur vie de chaque jour, dans leurs lentes recherches, dans leurs enthousiasmes et leurs désespoirs, dans leurs combats pour la vérité ; familiarisez-vous avec leur caractère, comprenez leur simplicité et leur désintéressement, leur bonté encourageante ; rendez-vous compte de ce qu'ils font, de ce que nous leur devons ; voyez qu'ils sont souvent les victimes de leur héroïque labeur, vous ne grêterez plus alors les demi-dieux de la Grèce, les héros éponymes dont les noms invoqués faisaient la force des cités. Calmes ou tourmentés, achevant en paix le cours de leur lumineuse carrière, ou arrêtés par la mort dans un âge encore riche d'espérance, les savants sont les héros de l'humanité...

Louis Pasteur fut de ceux-là. Et nous ne parlons pas seulement de sa vie officielle et publique, toute semée de découvertes qui ont fait de lui le plus grand bienfaiteur des hommes, et qui l'acheva dans un rayonnement de gloire sans pareille, mais de sa vie intime et secrète.

Son gendre, Valéry-Radot, l'a contée avec minutie et dévotion dans un livre célèbre. Nos lecteurs nous sauront gré d'y glaner pour eux quelques traits. Ils leur montreront que, chez Pasteur, l'homme valait le savant, et que sa vie, comme ses découvertes, une valeur, une vertu vraiment exemplaires.

LES ANGOISSES D'UN SAVANT

Le 6 juillet 1885, un lundi matin, Pasteur vit arriver à son laboratoire de l'École normale un petit Alsacien âgé de neuf ans, Joseph Meister, mordu l'avant-veille par un chien enragé. Sa mère l'accompagnait. Elle raconta que son enfant se rendait seul, par un petit chemin de traverse, à l'école de Meissengott, près de Schlettstadt, lorsqu'un chien s'était jeté sur lui. Terrassé, incapable de se défendre, l'enfant n'avait songé qu'à couvrir son visage de ses mains. On tua le chien, et on l'ouvrit. Son estomac était rempli de foin, de paille, de morceaux de bois, signes certains de fureur rabique. Douze heures après l'accident, l'enfant avait été conduit au Dr Weber, qui avait cautérisé les plaies avec de l'acide phénique et avait conseillé de le conduire tout de suite à Paris. A la vue des quatorze blessures du petit Meister, qui marchait difficilement tant il souffrait, l'émotion de Pasteur fut profonde. Qu'allait-il faire pour cet enfant ? Pouvait-il risquer le traitement préventif, qui avait réussi constamment sur les chiens ? Pasteur était partagé entre ses espérances et ses scrupules qui touchaient à l'angoisse. Il consulta Vulpian, doyen de la Faculté de médecine, esprit prudent, homme droit, et le Dr Grancher, caractère énergique, haute intelligence, qui travaillait au laboratoire. Ils furent d'avis que l'inoculation était un devoir. La cautérisation, faite



DEUX PORTRAITS DE LOUIS PASTEUR.

(En médaillon) : Pasteur élève de l'École Normale.

douze heures après les morsures, et l'acide phénique, ne garantissaient pas la vie du pauvre petit. Le petit Meister fut inoculé douze fois. Pendant le traitement, Pasteur passait d'espérances infinies aux trances et à l'angoisse. Possédé de l'idée fixe d'arracher à la mort cet enfant, il ne pouvait plus travailler : toutes les nuits il avait la fièvre. Ce petit Meister, qu'il avait vu jouer dans le jardin, une brusque vision, dans des insomnies invincibles, le lui représentait malade, étouffant de rage, comme jadis un petit malade de l'hôpital Trousseau. Le petit Meister fut sauvé.

Après cette guérison, après surtout la guérison du petit berger Jupille, les enrages affluèrent au laboratoire de l'École normale. Un jour, le 9 novembre 1885, on amena une petite fille de dix ans, mordue grièvement à la tête par un chien de montagne trente-sept jours auparavant : la plaie suppurait encore. Pasteur se disait : « Voilà un cas désespéré. L'explosion de la rage est sans doute à la veille de se produire. Ne devrais-je pas, dans l'intérêt scientifique de la méthode, refuser de soigner cette enfant ? » Il ne put résister à un père et à une mère qui venaient lui demander de sauver la chair de leur chair. Louise Pelletier succomba. Quand tout espoir fut perdu et que Pasteur quitta le chevet de la petite agonisante, il dit aux parents : « J'aurais tant voulu sauver votre pauvre petite ! » Et, dans l'escalier, il éclata en sanglots.

LA BONTÉ DE PASTEUR POUR SES MALADES

Il aimait les enfants. « Quand j'approche un enfant, disait-il, il m'inspire deux sentiments : celui de la tendresse pour le présent, celui du respect pour ce qu'il peut être un jour. » Au milieu de ses plus vives préoccupations, et pendant que le monde était rempli de ses travaux, il trouvait le moyen de donner des conseils à des enfants qu'il avait soignés :

C'est ainsi qu'il écrivait au petit berger Jupille :

« Mon cher Jupille, j'ai bien reçu toutes tes lettres. Les nouvelles que tu me donnes de ta bonne santé me font grand plaisir. M^{me} Pasteur te remercie de ton souvenir. Avec moi, elle souhaite, et tout le monde au laboratoire, que tu ailles toujours bien et que tu fasses le plus de progrès possible en lecture, en écriture et en calcul. Ton écriture est déjà bien meilleure que

par le passé. Mais fais beaucoup d'efforts pour apprendre l'orthographe. Où vas-tu en classe ? Qui te donne des leçons ? Travailles-tu chez toi autant que tu le peux ? Tu sais que Joseph Meister, le premier vacciné, m'écrit souvent. Or, je trouve, quoi qu'il n'ait que dix ans, qu'il fait des progrès bien plus rapides que toi. Applique-toi donc le plus que tu pourras. Perds peu de temps avec les camarades et suis en toute chose les avis de tes maîtres et les conseils de ton père et de ta mère.

« Rappelle-moi au souvenir de M. Perrot, maire de Villers-Farlay. Peut-être que sans sa prévoyance tu aurais été malade, et être malade de la rage, c'est la mort infailliblement. Tu lui dois donc une grande reconnaissance. Bonjour et bonne santé. »

(14 janvier 1886.)

Peu de jours après, il adressait ces quelques lignes à un enfant pauvre qui avait été inoculé, et dont il s'était occupé particulièrement, le petit Gueyton :

« Mon cher petit Gueyton, pourquoi ne m'écris-tu pas de tes nouvelles comme tu me l'as promis ? Jecraigns que tu ne saches pas écrire. Dans ce cas, fais tous tes efforts pour apprendre à bien lire et à bien écrire. Si tu as besoin de quelque argent pour te donner quelques loisirs et payer un instituteur, fais-le moi savoir. Ta bonne physionomie m'a inspiré pour toi un grand intérêt. Je suis persuadé que tu peux très bien apprendre et que tu pourrais par la suite te placer convenablement. Enfin, mets-moi au courant de ta famille. As-tu un père et une mère ? As-tu des frères et sœurs ? Si tu ne peux m'écrire, fais-moi faire des réponses à mes questions par le maire de ta commune, par l'instituteur, par le curé. Porte-toi bien. Bonjour. Voici, joint à cette lettre, un mandat-poste de dix francs. »

(A suivre.)

L'AVIATION FUTURE (1)

Les prospecteurs d'or auront la facilité d'aller en avion à la recherche des mines et des gisements que leur éloignement rendait jusqu'ici inviolables.

Le transport des lettres, des colis, des marchandises périssables s'effectuera d'une façon, rapide et régulière.

L'avion, sentinelle côtière, pourra aller porter secours aux bateaux en péril. Il permettra également l'envoi d'une assistance médicale dans un cas urgent. La première réalisation de ce service date de 1909. Un enfant était dans un état désespéré. Un médecin prit place à bord d'un hydravion Curtiss sur le lac Keuka (Etats-Unis) et arriva à temps pour sauver le malade.

Les incendies de forêts pourront être éteints par la prompt arrivée des secours en avion.

Et aux colonies, dans le désert où le seul mode de locomotion est la caravane ! Rappelez-vous l'admirable démonstration du regretté Marc Pourpe allant du Caire à Khartoum et retour (4 600 kilomètres) ! C'est peut-être dans cette spécialisation que l'avion a le plus admirable avenir.

Enfin, grâce à l'usage de la locomotion aérienne les petites agglomérations prendront un développement rapide. Il ne sera plus nécessaire de s'entasser dans les villes comme la vie moderne nous y oblige.

Par l'avion les distances seront supprimées, il n'y aura plus d'obstacle, une ère nouvelle s'ouvrira, mais à condition que tous les pays travaillent en concurrence pour le plus grand épanouissement par le plus complet développement du plus lourd que l'air.

Les voleurs eux-mêmes ne s'en plaindront pas. Il est vrai, qu'il y aura aussi des gendarmes ailés !

JACQUES MORTANE.

(1) Voir le commencement de cet article dans le n° 194.

BONICHET CHEZ LES MERCANTIS

LE QUART DE BEURRE

SAUF les excuses de vous déranger, me dit Bonichet, l'autre matin, vous seriez bien bon de me rendre un service.

— Je crois que je me suis mis dans un mauvais cas...

« J'ai cassé la figure à mon crémier. »

J'éclatais de rire, mais il m'interrompit aussitôt :

— Il n'y a pas de quoi rire ! Je sors du commissariat : le commissaire m'a lavé la tête comme à un pas propre, et le crémier, qui avait un marron sur l'œil, a déposé une plainte. Il paraît que moi, Bonichet, qui n'ai jamais rien eu à me reprocher, je risque d'aller en prison. S'il fallait en venir là, j'aimerais mieux me fiche à l'eau tout de suite, plutôt que de laisser à mes fils, qui ont fait la guerre, un nom qu'on montrerait au doigt, dans tout le quartier.

Je tentais de rassurer le vieux menuisier en lui affirmant qu'il s'en tirerait vraisemblablement avec une amende, et quelques francs de dommages-intérêts. Il se leva indigné :

— Comment ? je serais encore obligé de donner de l'argent à ce mercanti-là !

— Dame ! à moins que vous fussiez en cas de légitime défense...

— J'y étais...

— Il vous a menacé ?

— Non, mais il a refusé de me vendre du beurre.

— Peut-être n'en avait-il pas...

— Il en avait, même qu'il voulait me le faire payer vingt francs.

— Je ne comprends pas...

— Voilà ! c'est rapport que mon aîné, qui est démobilisé, rentre ce soir, et que j'ai dit comme ça, ce matin, à la bourgeoise : « Amélie, pour le retour d'Eugène, on va mettre les petits plats dans les grands ; je lâche l'atelier et je vais faire le marché. » Elle me répond : « Edmond, tu feras ce que tu voudras, mais le marché, ces temps-ci, c'est pas la place d'un homme et sûr et certain que tu vas te faire arranger par les fournisseurs ! » Sans rien entendre, je prends un beau billet de cinquante francs et je m'amène chez la fruitière : « Bonjour, madame Denois, que je fais poliment, c'est-il que vous n'avez pas un lapin ? » — Faut vous dire qu'Eugène a le goût du lapin. — Elle en attrape un, qu'elle met sur sa balance, et la voilà qui compte ses poids : « Quinze francs, parce que c'est vous ! — Quinze francs, que je crie ; un lapin, qui est tout juste gros comme un rat écorché ! — Le prix, c'est le prix, et si vous n'en voulez pas, vous n'avez qu'à le dire. C'est au poids, il n'y a pas à crier : miséricorde ! — Je tenais à avoir le lapin pour contenter Eugène, j'ai payé le prix qu'elle demandait, et puis je me suis encore accroché avec elle, pour les pommes de terre, qu'on ne peut plus manger, que si on est millionnaire. Et pour le lard chez le charcutier qu'il m'a fait payer, un petit bout gros comme le noir de l'ongle, un prix que je n'oserais pas vous dire, crainte de passer pour un menteur. Et je ne vous ai pas parlé des pommes, une livre de pommes qu'il y en avait cinq, quarante sous ! et des pauvres petites pommes ridées comme un derrière d'enfant nouveau-né, de pauvres petites pommes qui n'ont que la peau et le pépin. Quarante sous ! Si ça continue comme ça, on ne pourra plus vivre, voilà tout !

— N'avez pas peur, père Bonichet, c'est un mauvais moment à passer, et quand on aura sévèrement puni quelques profiteurs, les autres seront moins exigeants.

— Punir les profiteurs ! pensez-vous ? j'ai puni mon crémier, et c'est moi qu'on veut mettre en prison !

— C'est vrai ! vous ne m'avez pas encore raconté...

— Faut aller de fil en aiguille, ça vous expliquera comment qu'à la fin j'ai pu être hors de moi. En sortant donc de chez le charcutier avec mon lard, mon lapin, mes légumes et



... De pauvres petites pommes, ridées comme un derrière d'enfant nouveau-né... De pauvres petites pommes qui n'ont que la peau et les pépins...

tout, j'entre chez le bistro pour acheter trois litres de rouge : faut bien ça, quand on est trois avec un gars que je ne veux pas faire crever de soif. Faut vous dire que je suis mal avec le bistro ; depuis la guerre, j'ai supprimé les apéros, pour envoyer quelques sous aux gosses ; lui, comme mastroquet, il a vu ça d'un mauvais œil, même qu'il a fait courir le bruit dans le quartier qu'il fallait que je soye bien malade pour me priver de boisson. Mais je suis au-dessus de ça. Je lui demande donc trois litres de vin à deux francs soixante-dix, s'il vous plaît, il me fait payer le verre en plus, ça faisait un peu plus de neuf francs, je lui tends un billet de vingt francs et voilà qu'il regarde mon billet : « Quoi qu'il a ? que je fait ! s'il n'est pas bon, je vais aller le rendre à la fruitière ! — Il est bon, mais je n'ai pas de monnaie ! — Moi non plus ! — Et bien tant pis ! — C'est ça, que je lui propose, je vous paierai demain matin ! » Mais il éclate de rire et il réplique : « Ça ne va pas, père Bonichet ! je vous connais, vous êtes bien capable de ne plus fourrer les pieds ici pendant quatre ans !... — Je ne vous ai jamais fait tort d'un sou, et je suis connu dans le quartier ! — C'est bien pour ça ! depuis la guerre, vous n'êtes plus le même homme ! Si vous n'avez pas d'argent, rendez-moi mes litres, et nous serons quittes ! — Mais j'ai de l'argent puisqu'aussi vrai que je suis là, voilà vingt francs ! — C'est comme si que vous n'aviez rien, puisque je n'ai pas de monnaie ! » Et voilà déjà que je me monte, mais heureusement qu'il y avait la marchande d'huîtres qui me connaît, parce que je lui achète de temps en temps des bigorneaux et qui a bien voulu changer mon papier, pour que je ne parte pas avec la honte d'avoir rendu les bouteilles. Croyez-vous ça !

Bonichet, les bras croisés, montrait un visage décomposé de stupeur :

— Enfin je rentre chez nous et je raconte tout à la bourgeoise qui me répond : « Je te

l'avais bien dit : maintenant, pour faire son marché, faut être malin comme un ambassadeur. Encore bien heureux qu'ils aient voulu te servir ! — Ne pas me servir avec mon argent, il ne manquerait que ça ! — Il y a des jours où ça arrive ! » que répond Amélie, et elle se met à déballer les provisions. Et, tout à coup, elle se met à rire comme une bête. Tu as oublié d'acheter du beurre ! va falloir que tu redescendes... » Malgré que je n'avais plus aucun goût pour faire le marché, je redescends et c'est maintenant que le drame commence : j'entre chez Persillet, le crémier qui me connaît comme le loup blanc. Je lui serre la main et je lui dis : « Ah ! il me faudrait un quart de beurre, — et du bon !... — Je n'en ai pas beaucoup, mais pour vous, il y en a toujours. » Il va dans son arrière-boutique et le voilà qui revient avec un petit paquet bien ficelé : « Deux francs cinquante ? — La livre ? que je fais. — Vous voulez rigoler, vieux farceur, le quart ! Ca vaut vingt francs le kilogramme, ni plus ni moins ! » Évidemment, j'ai peut-être eu tort de lui dire ce que je lui ai dit : « Je ne marche pas, le beurre est taxé, et si voulez me le vendre plus cher que la taxe, j'ai le droit d'appeler un agent. — Un agent ! un agent ! et Persillet avait les yeux qui lui sortaient de la tête comme un choléra. « Un agent ! allez donc le chercher votre agent ! » Il avait repris son quart de beurre et l'avait caché dans un tiroir : « Un agent ! je m'en fiche pas mal de votre agent, et la preuve, c'est que je ne vous en vends pas, de mon beurre ! et que vous pouvez vous fouiller, et que j'en ai assez de servir des purées comme vous !

— Je vous défends de me dire que je suis une purée !

— C'est-il vous qui m'en empêcherez ?

— Probable, parce qu'un homme en vaut un autre.

— Pas des vieux jetons comme vous...

— Répétez pour voir ?

Il répète, alors v'lan, je lui colle sur le tournant de la figure le plus beau coup de tampon de ma vie ! Aussitôt, il se met à hurler : « Au secours ! au secours ! » et tous les passants qui s'amènent : « C'est ce vieux-là qui a voulu tuer le crémier ! » On va chercher les sergots, et nous partons au poste, avec le crémier qui montre son œil, et qui prétendait que j'avais un coup de poing américain, et que je lui paierais son œil plus cher que son beurre, etc.

— Et vous n'avez pas expliqué au commissaire ce qui s'était passé.

— Mais si, monsieur ! avec tous les détails : qu'il avait voulu me vendre son beurre plus cher que la taxe et tout. Vous ne savez pas ce qu'il m'a répondu le commissaire ? Il m'a dit : « Oui ou non, vous a-t-il vendu du beurre ? — Non, il me l'a refusé ?... — Alors il ne vous l'a pas vendu à un prix supérieur à la taxe, puisqu'ils ne vous en a pas vendu. Faudrait voir à ne pas vous fichier de moi, j'ai bien envie de vous envoyer au dépôt ! »... — Moi, monsieur, au dépôt ! Alors on est sorti du commissariat quand il a eu déposé sa plainte et que j'ai eu dévidé mon nom, prénom et qualité, même qu'il m'a demandé si je n'avais jamais été condamné... à un honnête homme ! Tout de suite que j'ai été libre, je suis venu ici, pour vous demander...

— Un conseil ? Ce n'est pas très grave... quand vous serez assigné par votre crémier, s'il ne retire pas sa plainte, ce qui serait raisonnable de sa part, je vous indiquerai un avocat et vous vous en tirerez au meilleur compte...

— Oui... mais ce n'est pas ça que je voulais vous demander.

— Quoi donc alors ?

— C'est si votre cuisinière n'aurait pas un peu de beurre à me recéder pour qu'Amélie puisse faire la gibelotte à Eugène ?...

ROBERT DIEUDONNÉ.

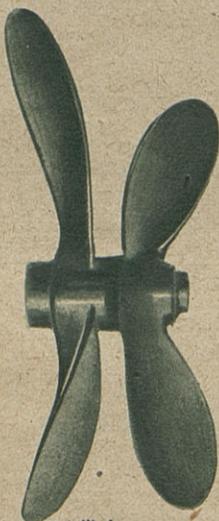
La Science pittoresque

UNE HÉLICE BIZARRE

Voici une hélice de marine qui paraît tout à fait paradoxale. Elle est faite, en effet, de deux hélices ordinaires, montées sur le même arbre, mais dont les pas sont contraires : l'une paraît donc combattre l'effet de traction produit par l'autre. Voyons les choses d'un peu plus près.

On remarque tout de suite que l'hélice propulsive, celle d'avant, est de plus grand diamètre que l'autre. C'est celle-là qui conserve la mission de pousser le navire, c'est-à-dire d'appuyer ses pales, ses ailes, sur l'eau, pour produire la poussée.

Que se produit-il quand une hélice tourne dans l'eau ? Son pas, que nous définirons simplement la torsion des pales, détermine, pendant la rotation, un vide à l'arrière de l'hélice, vide qui croît avec la vitesse de rotation. Si bien que l'on pourrait



Profil de l'hélice intégrale

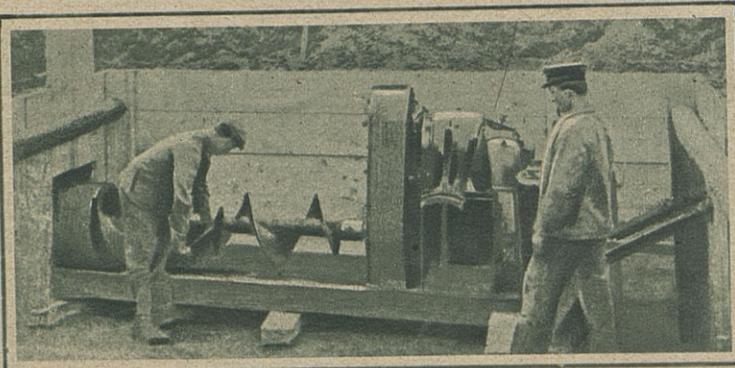
aboutir, à un moment donné, à faire tourner l'hélice presque complètement dans le vide, et à diminuer ainsi la vitesse du navire. Eh bien, la seconde hélice intervient pour rejeter de l'eau sous les pales de la première afin de lui ménager, quelle que soit la vitesse acquise, un point d'appui liquide suffisant.

Les expériences ont démontré que la nouvelle hélice apporte une augmentation de vitesse, qui peut atteindre jusqu'à trente pour cent, ce qui est énorme. Prochainement, elle équipera, un certain nombre de torpilleurs de la marine américaine, en attendant sa mise en service sur de plus grosses unités.

UNE MACHINE POUR CREUSER DES GALERIES DE MINE

Il existait déjà avant la guerre plusieurs modèles de machines pour creuser des galeries de mines. Celle que représente notre photographie, empruntée au *Génie Civil*, est une machine destinée à servir à l'établissement de canalisation pour la distribution de l'eau, pour le passage de conduites de gaz ou de câbles électriques. Elle a été mobilisée pour des travaux moins pacifiques.

On voit qu'elle comprend un outil foreur qui avance, en tournant, dans le terrain ; il est fixé à l'extrémité d'un arbre qui reçoit le double mouvement d'un moteur installé à l'arrière. Sur l'arbre de l'outil est soudée une vis d'Archimède qui assure l'évacuation des déblais ; cette vis est entourée d'un tube qui progresse en même temps que l'arbre dont l'extrémité est pourvue d'un foret qui attaque le terrain. Quand la totalité de l'arbre est engagée dans le sol, on ajoute un second élément d'arbre et de vis à son extrémité et le travail peut être poussé plus loin. On arrive ainsi, avec cette profondeur, à pratiquer des trous de plus de 100 mètres de profondeur ; lorsque le terrain est tout à fait favorable, l'avance atteint de 3^m,50 à 4 mètres à l'heure. Si un obstacle,



Machine perforatrice employée par les Allemands pour forer les galeries de mines.

morceau de silex, par exemple, est rencontré par l'outil, l'équipe de manoeuvre percevant le choc à l'arrière, arrête la marche de l'appareil, retire l'arbre du trou et un homme va, en rampant dans le tube, démolir l'obstacle.

Cette machine a été employée en grand par nos ennemis sur la plus grande partie de l'ancien front.

BOUÉES TERRESTRES POUR L'AVIATION

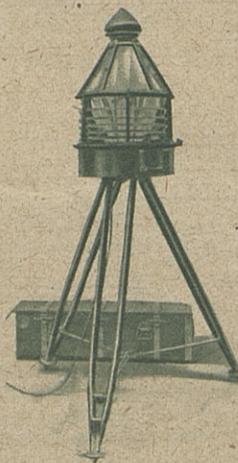
La navigation aérienne ressemble, par plus d'un côté, à la navigation maritime : on pourrait même dire que toutes deux sont soumises aux mêmes lois ; seuls les navires diffèrent.

Aussi les procédés maritimes, imaginés pour signaler les côtes, les rochers ou les passages étroits, phares et bouées, ont trouvé une application toute naturelle, dans la navigation aérienne, pour signaler les lieux d'atterrissage aux aviateurs. Mais les bouées terrestres ont dû être construites d'une manière toute différente des premières, non seulement parce qu'elles doivent obligatoirement reposer sur le sol, mais aussi parce que leurs feux sont appelés à être vus de haut.

En mer, les feux sont à peu près horizontaux sur le sol, les nappes lumineuses éclairent, à la fois, non seulement le champ d'atterrissage, mais aussi le ciel.

L'analogie est encore plus frappante qu'on pourrait le croire. Ainsi les phares, pour être reconnus par les navigateurs, donnent des feux dits à éclipses, c'est-à-dire des éclats lumineux, coupés de moments d'obscurité. Il y a des feux à un, deux, trois éclats successifs et brefs, et d'autres, à éclats plus longs alternant avec des éclats brefs, etc. On s'est inspiré de ce système

sur les terrains d'aviation. La succession des feux représente des chiffres que l'aviateur perçoit de très loin, et qui lui indiquent à quel lieu appartiennent ces phares. Il se dirige ainsi en toute sécurité et peut atterrir en toute connaissance de cause. On en sait l'importance, surtout dans le brouillard. La photographie que nous reproduisons représente un de ces phares monté sur un solide trépied. Il est alimenté par de l'acétylène dissous, contenu dans des bouteilles métalliques, dont la capacité correspond aux besoins de la durée de fonctionnement du phare.



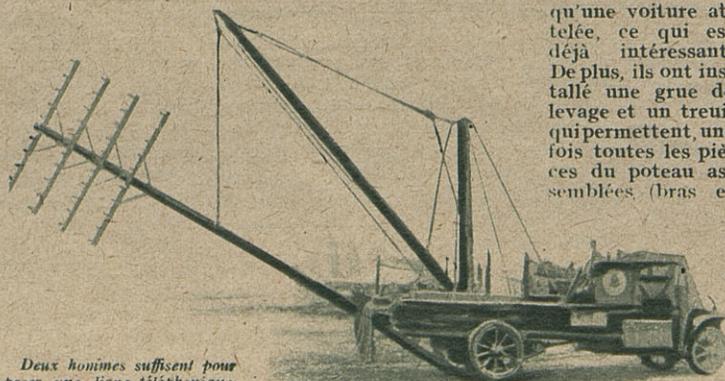
Un phare portatif pour l'atterrissage des aviateurs.

COMMENT ON POSE LES POTEAUX TÉLÉPHONIQUES

Quand on est en chemin de fer, on regarde souvent, d'un oeil très distrait, défiler les poteaux téléphoniques ou télégraphiques, le long de la voie. Les fils montent et descendent alternativement selon les pentes du terrain, et le même spectacle se renouvelle, pendant toute la durée du voyage.

Avez-vous songé à ce que représente de travail l'installation de ces fils, la mise en place de ces poteaux aux bras multiples ? Il faut des voitures pour transporter un matériel lourd et encombrant : bobines de fil, poteaux, isolateurs, sans compter l'outillage. Une voiture attelée à vite sa charge complète, et une équipe d'une dizaine d'ouvriers est nécessaire, pour la mise en place de ce matériel qui transporte de la parole et de la pensée.

Les Américains, qui savent mettre en pratique les inventions les plus étourdissantes, ont tout de suite compris que la traction automobile devait être substituée à la traction animale, pour l'exécution de ces travaux. Ils ont construit un camion spécial capable de transporter trois fois plus de poteaux et de bobines de fil qu'une voiture attelée, ce qui est déjà intéressant. De plus, ils ont installé une grue de levage et un treuil qui permettent, une fois toutes les pièces du poteau assemblées (bras et

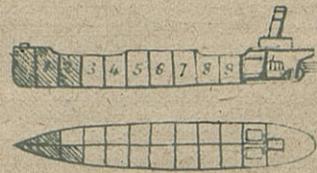


Deux hommes suffisent pour poser une ligne téléphonique, avec de nombreux circuits, grâce au nouveau camion automobile.

isolateurs), de le dresser et de le maintenir verticalement dans le trou où il est ensuite assujéti. Deux hommes suffisent à tout ce travail, alors qu'autrefois et encore aujourd'hui, en France, une équipe de neuf à dix hommes est nécessaire.

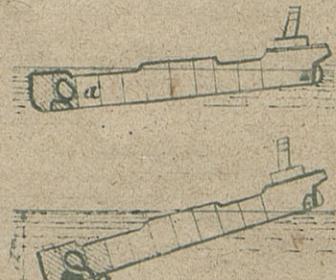
SAUVETAGE D'UN PÉTROLIER

Un certain nombre de navires frappés par les torpilles ou victimes des mines, pourraient être sauvés, lorsqu'ils sont échoués à de faibles profondeurs. L'un d'eux, le pétrolier *Herbert L. Pratt*, ayant heurté



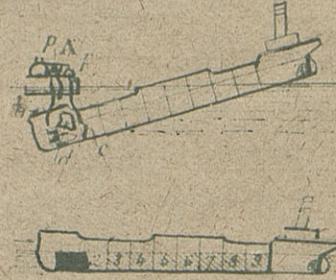
(Figures 1 et 2.) — Élévation et plan du navire pétrolier atteint par une mine.

une mine non loin du cap Delaware a pu être renfloué assez facilement. Voici comment on a manoeuvré : L'avant du navire ayant été atteint, quatre compartiments furent



(Figures 3 et 4.) — L'avant du navire pétrolier après avoir flotté entre deux eaux descendit sur le fond par 12 mètres de profondeur.

envahis par l'eau (voyez les figures 1 et 2) et, après avoir flotté entre deux eaux, il descendit jusque sur le sol sous-marin. Comme la profondeur n'était que de 12 mètres à cet

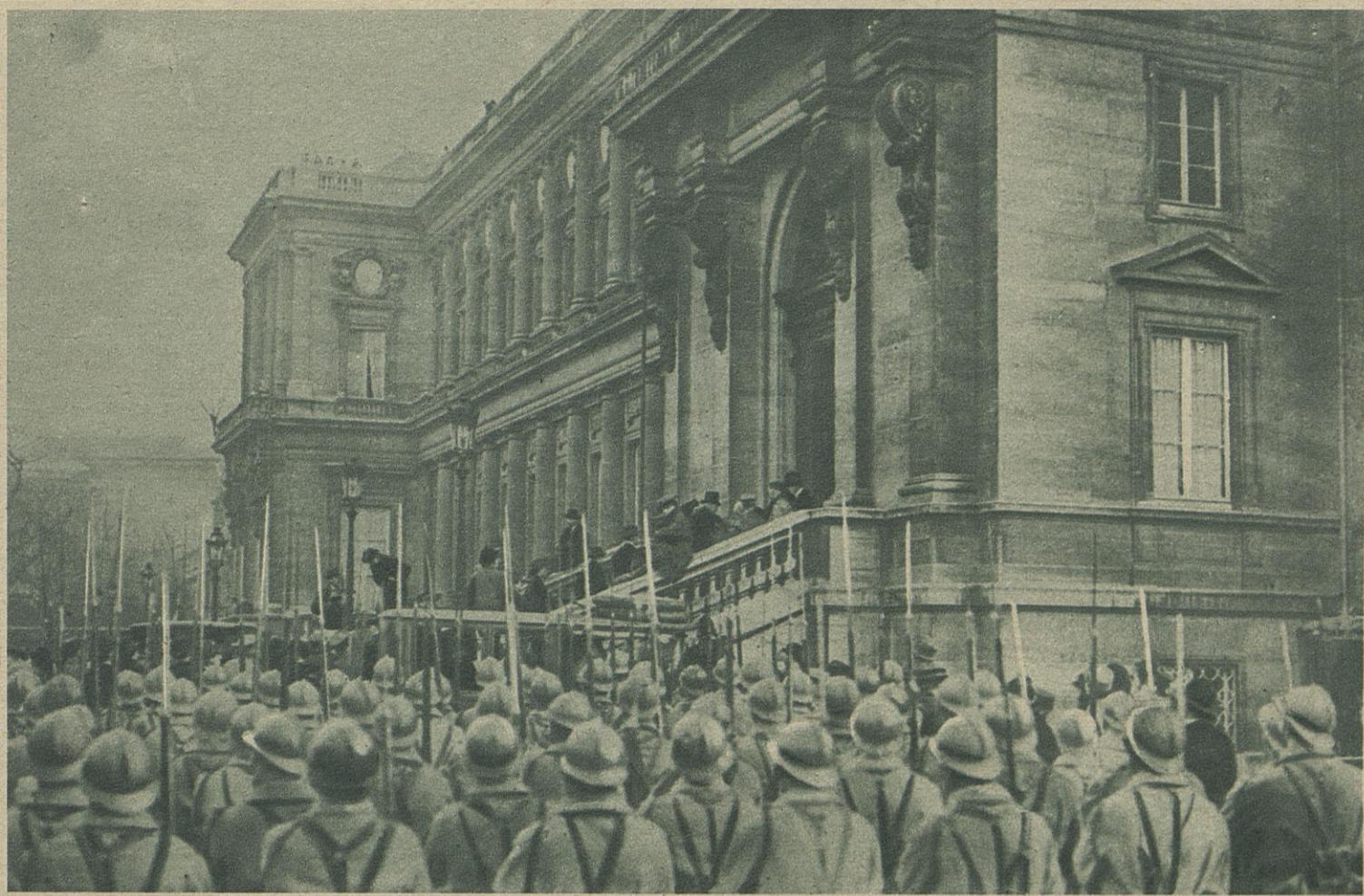


(Figures 5 et 6.) — Les pompes du chaland ayant aspiré l'eau et le pétrole des compartiments avant, la proue émergea de nouveau.

endroit, la proue du pétrolier toucha le fond et le navire resta en équilibre dans cette position (fig. 3 et 4).

L'ouverture faite dans la coque et dans le compartiment voisin était trop grande pour pouvoir être obturée sous l'eau mais celles des compartiments adjacents se prêtèrent à ce travail qui fut effectué par des scaphandriers. Il ne restait donc qu'un seul compartiment en communication avec la mer.

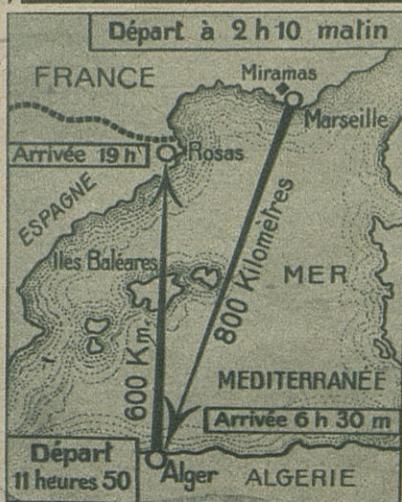
On amena alors près du navire un chaland A (fig. 5), pourvu de pompes puissantes, l'une *p* pour refouler l'eau et l'autre *p'* pour aspirer le pétrole. On parvint ainsi, à soulever du bâtiment, de 1 200 à 1 500 mètres cubes de pétrole et d'eau de mer. Ce délestage eut pour effet de soulever l'avant du navire qui ne tarda pas à émerger (fig. 6). Le pétrolier put alors se rendre, par ses propres moyens, à la cale de réparation (Voir notre article page 92.)



LES DÉLÉGUÉS A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX, ENTRENT AU PALAIS DU QUAI D'ORSAY, LE JOUR DE LA SÉANCE OU FURENT DISCUTÉS LES STATUTS DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS. — DEVANT L'ESCALIER D'HONNEUR, DONT MM. WILSON ET CLEMENCEAU GRAVISSENT LES DEGRÉS, LES SOLDATS PRÉSENTENT LES ARMES.



Les Déléguées de toutes les Associations du Travail féminin, conduites par Mlle Valentine Thomson — en médaillon — Directrice de la Vie Féminine sont allées porter au Président Wilson l'hommage de leur fervente admiration, pour la grande œuvre de paix qu'il a entreprise.



(Cl. Ed. Ribaud).
Le capitaine Coli et le lieutenant Rogé qui ont traversé la Méditerranée le 25 janvier, en 4 h. 20. — On sait qu'au retour, les hardis aviateurs surpris par une effroyable tempête, ont dû atterrir en Espagne.

LE COLONEL

Chef de la délégation

DANS quelques jours, le président Wilson va s'embarquer pour retourner aux États-Unis. Reviendra-t-il en France pour la signature de la paix ? On l'affirme, mais les événements sont parfois plus forts que la volonté des hommes.

Cependant, si celui qui veut la Société des Nations nous quitte, sa pensée reste au sein même de la conférence, représentée par un homme qui devient donc le chef de la délégation américaine. Cet homme, c'est le colonel House, celui que M. Woodrow Wilson, depuis son arrivée à la Maison Blanche, a toujours considéré comme son second lui-même, et qui occupe, de ce fait, à Washington, une situation sans précédent jusqu'alors, dans les annales du gouvernement américain.

Car le colonel House n'est et n'a jamais été un personnage officiel. Bien mieux, quoique colonel, il n'a jamais été soldat : il est l'ami et le conseiller réel du président, en quelque sorte son Eminence Grise.

Qu'est-ce donc exactement que ce personnage considérable ? Son rôle, à l'encontre de ce qu'on a trop souvent voulu prétendre, n'a rien de mystérieux. Son titre « colonel » n'est qu'honorifique, et non un grade, puisque ce fut jadis un gouverneur du Texas, qui le lui décerna, en l'attachant, temporairement, à son état-major ? Pour nous, Français, le colonel House est, avant tout, un ami sûr, celui qui, durant la guerre, vint deux fois en Europe avant l'intervention des États-Unis. Visitant les belligérants, il remplit son rôle de confident et d'informateur, de telle sorte que les États-Unis évoluaient en faveur de l'Entente et finirent par se ranger de son côté en disant par la bouche du président Wilson : « Jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier dollar ! »

LES DÉBUTS D'UN ARBITRE

Edward-Mandell House est un Texien de la frontière qui, comme il le dit lui-même, n'a qu'une peur, celle de mourir dans son lit. Il est né le 26 juillet 1858 à Houston, chef-lieu du comté de Harris où habitaient son père Thomas-William House et sa mère Mary-Elizabeth Shearn. Durant ses études qu'il fit à New-Haven (Connecticut), à la Hopkins Grammar School, puis à l'Université de Cornell (état de New-York), il ne fut pas un bon élève ; mais déjà, il se faisait remarquer comme un « pacificateur », intervenant dans les disputes de ses camarades, comme il devait plus tard arbitrer le conflit mondial. La même année il passa ses examens de fin d'études ; en 1881, il épousa une jeune fille d'Austin, la capitale du Texas, miss Loulie Hunter. Avec sa jeune femme, il s'établit planteur dans sa province, et ses fermes prospérant lui donnèrent assez rapidement une fortune considérable.

Jamais Edward House n'exerça une fonction officielle et il ne fut jamais candidat à aucun poste. Mais, toujours, il eut une influence décisive dans les conseils du parti démocrate qui dominant, au Texas, son pays natal. Quatre gouverneurs de cet État qu'il « désigna », lui durent d'être élus. Et ce fut lui qui, en 1911, mit en avant le nom de M. Woodrow Wilson comme celui du candidat ayant le plus de chances de rendre le pouvoir au parti démocrate, lors des élections présidentielles, qui se préparaient.

Une fois élu, M. Wilson ne voulut pas se passer des conseils du colonel House, lequel s'obstina à rester en dehors de toutes les combinaisons ministérielles, tout en guidant cependant le choix du président. Deux Texiens, MM. Burlison et Gregory, furent



LE COLONEL HOUSE AVEC LE GÉNÉRAL BLISS (à droite) ET L'AMIRAL BENSON (à gauche.)

secrétaires d'État grâce à lui, ainsi que M. Lane, qui reçut le portefeuille de l'Intérieur, et que M. Wilson ne connut que le jour où il vint à la Maison Blanche pour la première réunion du cabinet.



Doué d'un jugement politique extraordinairement juste, le colonel House avait prévu la guerre mondiale un an avant qu'elle n'éclatât. Et, trois mois avant le 1^{er} août 1914, le président Wilson l'avait envoyé en Europe pour essayer de mettre les pays intéressés en garde contre le danger. Au cours de ce voyage, il fut reçu en audience à Potsdam par le kaiser et, de cette entrevue, il rapporta l'impression bien nette, que le rôle de Guillaume II était absolument négatif.

Six mois plus tard, le 30 janvier 1915, il s'embarquait à nouveau pour l'Europe à bord de la *Lusitania*. Le 19 mars, il arrivait à Berlin, où il eut de longues conversations avec les hommes d'État allemands à qui il exprima le désir des États-Unis de voir reconnaître la liberté des mers au rétablissement de la paix. Mais, pendant que le colonel House gagnait Londres pour y exposer ses vues, le gouvernement allemand fit sans tarder une intense propagande, pour présenter la question de la liberté des mers, comme une conception allemande, si bien que l'Angleterre refusa de discuter ce qu'elle considérait comme une nouvelle « diablerie » de Berlin. Le crime de la *Lusitania* se produisant alors, le colonel House revint aux États-Unis et prophétisa les événements de 1916 et de 1917.



Une seconde fois, en 1916, le colonel House revint en Europe, comme représentant person-



LE COLONEL HOUSE, ET LA DÉLÉGATION AMÉRICAINE, EN VISITE À LONDRES.

E. M. HOUSE

des États de l'Union.

nel, du président Wilson. En septembre 1917, lorsque les États-Unis furent entrés dans la lutte, il fut chargé, officiellement, de rassembler toutes les informations nécessaires, en vue de la Conférence de la Paix alors éventuelles ; et peu après, il fut nommé représentant spécial du gouvernement des États-Unis à la Conférence interalliée qui eut lieu, à Paris, en novembre 1917. Il passa d'abord par Londres. Un nombreux état-major l'accompagnait, composé de techniciens et de spécialistes : l'amiral Benson, chef d'état-major de la marine ; le général Bliss, chef d'état-major de la guerre ; K. Crosby, principal collaborateur du secrétaire d'État du trésor ; M. Vance Mac Cormick, ministre du Blocus ; M. Alonzo Taylor, représentant du service du ravitaillement ; M. Bainbridge Cothy, du *Shipping Board*, représentant la marine marchande ; M. Perkins, grand industriel de Boston.

Le 1^{er} décembre 1917, le colonel House devenait le représentant officiel des États-Unis au Conseil suprême de la guerre, et le chef de la mission de guerre américaine. Le voilà, maintenant, le chef de la délégation des États-Unis à la conférence de la paix.

L'HOMME

Au physique, le colonel House est un homme mince, entre deux âges, avec une courte moustache grise, soignée dans sa mise, et d'apparence calme. Son visage est bienveillant, intelligent, aimable, et ses yeux bleus ont une luminosité qui force l'attention.

Au moral, c'est un brave homme, à l'intelligence saine, au cerveau lucide, au cœur chaud et loyal. Remarquablement instruit des grandes questions internationales, il a le savoir-faire qui manque à beaucoup de ses compatriotes. Il a horreur des discours et considère que l'amour de parler qu'ont les hommes d'État signifie perte d'action et gaspillage d'efforts. Est-ce une simple coïncidence ou son influence ? Toujours est-il que ce fut à la première conférence interalliée, à laquelle il assista en décembre 1917, que M. Clemenceau endigua le flot des discours préparés par les délégués, en ouvrant la séance par quelques paroles qu'il ne mit pas deux minutes à prononcer, avant de dire : « Et maintenant, travaillons ! »

Partisan de la modération, et animé du désir sincère d'être honnête et juste, il tient toujours ses promesses, même à l'égard de ses pires ennemis, qui ne lui ont pourtant jamais ménagé leurs attaques fort injustes.

En temps normal, c'est-à-dire avant la guerre, le colonel House avait une mission spéciale : il « voyait les gens » pour le président, c'est-à-dire qu'il filtrait les visiteurs, pour savoir s'ils valaient la peine d'être reçus par le chef de l'État. Tous ceux qui venaient le voir lui remettaient une note sur ce qu'ils avaient à dire, et le colonel House conservait soigneusement ces notes, après les avoir classées. Pour cette tâche, il n'avait aucun personnel, pas même un bureau. Quiconque voulait lui parler, se présentait à son appartement, 115, East Fifty Third Street, à New-York, car le colonel n'habitait pas Washington. Un fil télégraphique particulier lui permettait toujours de communiquer sans retard avec la Maison Blanche, même quand il passait ses vacances, dans sa petite ferme de Magnolia, dans le Massachusetts.

Tel est l'homme de mystère (*the man of mystery*) à qui l'on attribue un « secret » pour expliquer son influence, mais qui, en réalité, n'est qu'un sage, et l'ami le plus sincère, du président Wilson.

HENRY COSSIRA.

J'ai vu.

LES PETITS FAITS DE LA QUINZAINE



M. Louis Barthou, ancien président du Conseil, en costume d'académicien (Cl. Meys.)



Le Président Wilson visite Reims en ruines. A côté de lui, le cardinal archevêque de Luçon.



Le compositeur Xavier Leroux, auteur de tant de chefs-d'œuvre, est mort le 2 février.

Maison où est Né le 28 Septembre 1841
Georges CLEMENCEAU
Président du Conseil Ministre de la Guerre
La Municipalité de Mouilleron en Pareds
a fait poser cette plaque le 12 Janvier 1919
en témoignage de ses sentiments de fierté
et d'admiration pour son illustre compatriote
l'organisateur de la Victoire le libérateur
du territoire vers qui monte chaque jour plus ardente
la Reconnaissance de la France

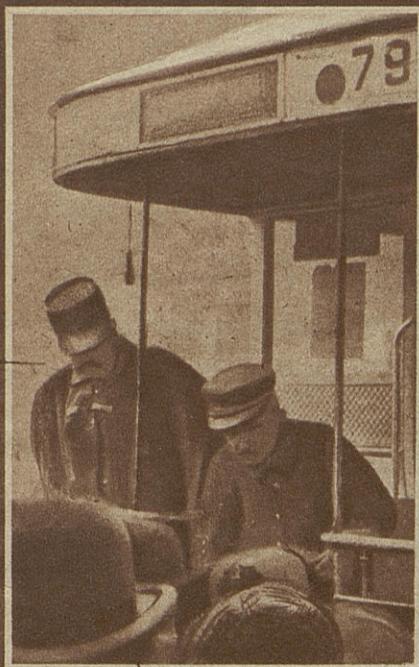
La plaque apposée à Mouilleron-en-Pareds sur la maison natale de M. Clemenceau.



Une fête alsacienne sur une grande scène de Londres, donnée au profit de nos œuvres de secours, aux blessés de guerre.



Mgr Postawka, évêque polonais et un aumônier polonais, au Te Deum de Notre-Dame.



Pendant la grève du métro. — Des gardes municipaux assurent le service des autobus parisiens.



M. Scavenius, ministre danois à Petrograd, qui a défendu nos nationaux en Russie bolcheviste.



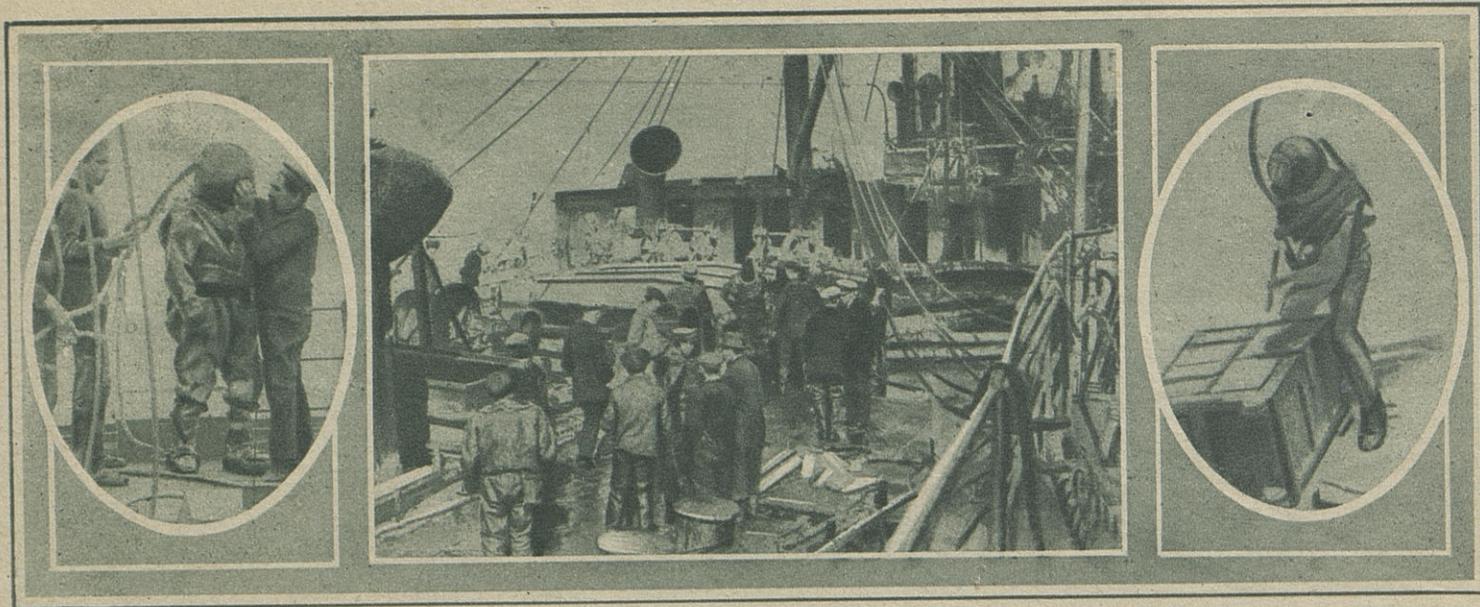
Le capitaine instructeur Bouchardon reçoit la rosette avec l'accolade du général Moimier.



Le foot-ball reste toujours le sport favori de la jeunesse: une mêlée du match du 46e infanterie britannique contre le Stade français. Les Anglais en sortirent vainqueurs.



Le lieutenant Mornet, avocat-général, reçoit le ruban de chevalier de la Légion d'honneur.



L'équipement d'un scaphandrier : on fixe le casque.

Sur le pont d'un bateau sauveteur : l'équipage en tenue de travail.

Un scaphandrier travaillant à 40 mètres sous l'eau.

QUARANTE MILLIARDS AU FOND DES MERS

Comment les récupérer ?

J'ai Vu a déjà consacré, voici près de deux ans, un article aux richesses que la mer engloutit et qui dorment sous ses flots profonds. Mais le sujet est redevenu d'actualité. Que sont, en effet, les galions chargés d'or et d'argent de la baie de Vigo, dont nous entretenions alors nos lecteurs, à côté des richesses que la torpille et la mine ont envoyées, par le fond, depuis la période intensive de la guerre sous-marine ? « On peut, dit M. Charles Nordmann — dont nos lecteurs connaissent la haute notoriété scientifique et la sûreté d'information, — évaluer à près de 15 millions de tonnes ce qui a été coulé depuis 1914. Si l'on admet, avec tous les spécialistes de ces questions, que la tonne représente une valeur moyenne d'environ 2 500 francs, on peut en conclure que la guerre sous-marine a détruit une richesse de plus de quarante milliards ».

Sont-ils à tout jamais perdus pour la collectivité humaine ? Le formidable labeur que représente un pareil capital a-t-il été accompli en vain, et devons-nous passer au compte, profits et pertes, les chiffres de cette ardoise fantastique ?

LES COMPAGNIES DE SAUVETAGE ANGLAISES

L'Angleterre ne l'a pas cru. Déjà, en temps de paix, les navires perdus sur ses côtes représentant un capital moyen de 225 millions par an, elle avait créé un service et un matériel de sauvetage dont la mission était d'arracher à la mer tout ce qu'il était possible de récupérer des richesses englouties. C'était là l'œuvre de plusieurs compagnies admirablement équipées et organisées. Elles avaient à leur actif des sauvetages fameux.

Dès le début des hostilités, mettant à profit l'expérience acquise par ces compagnies en temps de paix, l'amirauté britannique institua un corps spécial, *Le Salvage Section*, dont les travaux, menés avec cette ténacité et cette méthode caractéristique des entreprises

anglaises, furent couronnés de succès. Dirigé par un homme de grande valeur, le capitaine Young, le *Salvage Section* a déjà récupéré 450 navires, représentant une somme de 750 millions de francs. On voit, à ce chiffre respectable, que l'entreprise en vaut la peine.

POURQUOI LES SAUVETAGES SONT POSSIBLES

Ce qui permet les plus grands espoirs pour le sauvetage des navires qui gisent encore en si grand nombre au fond des mers, c'est que la plupart de ceux qui furent coulés à la torpille ou à la mine, sombrèrent par des fonds qui dépassent rarement 100 mètres.

Les mines, en effet, nous apprend l'ingénieur principal de la marine, Hutier, ne peuvent guère être mouillées dans les grandes profondeurs, et quant aux sous-marins qui guettaient les transports, ils se tenaient en général — en chasseurs habiles — aux endroits où le gibier abondait, et pas où il devait forcément passer :

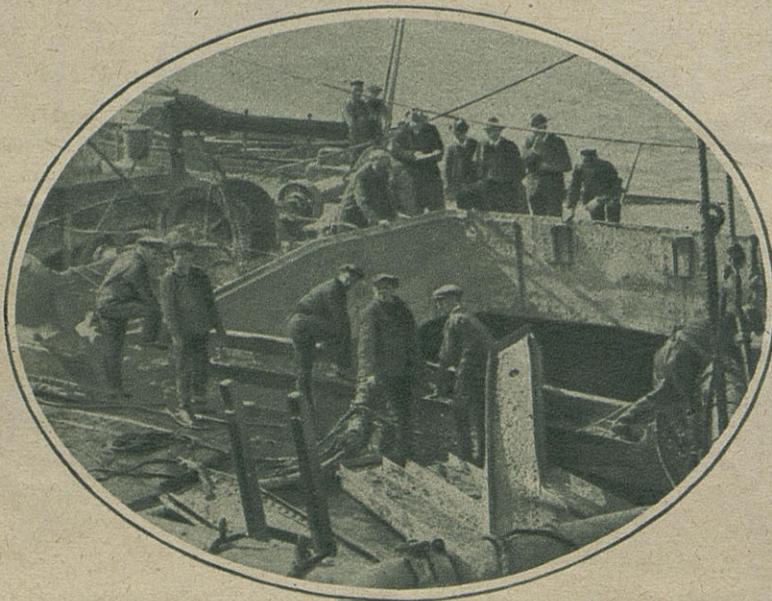
c'est-à-dire à l'entrée, ou ce qui revient au même, à la sortie des grands ports.

Il convient aussi de remarquer que les cargaisons des transports envoyés par le fond consistaient, sans doute, en vivres et produits alimentaires, qui ont péri, mais surtout en acier, cuivre, fer et caoutchouc peu altérables à l'eau marine. Ajoutons encore — on nous le permettra peut-être aujourd'hui — que certains des transports torpillés portaient dans leurs flancs des lingots d'or que les pays de l'Entente envoyaient à l'Amérique encore neutre pour y maintenir leur crédit. Et ces lingots, dit-on, valent près d'un milliard...

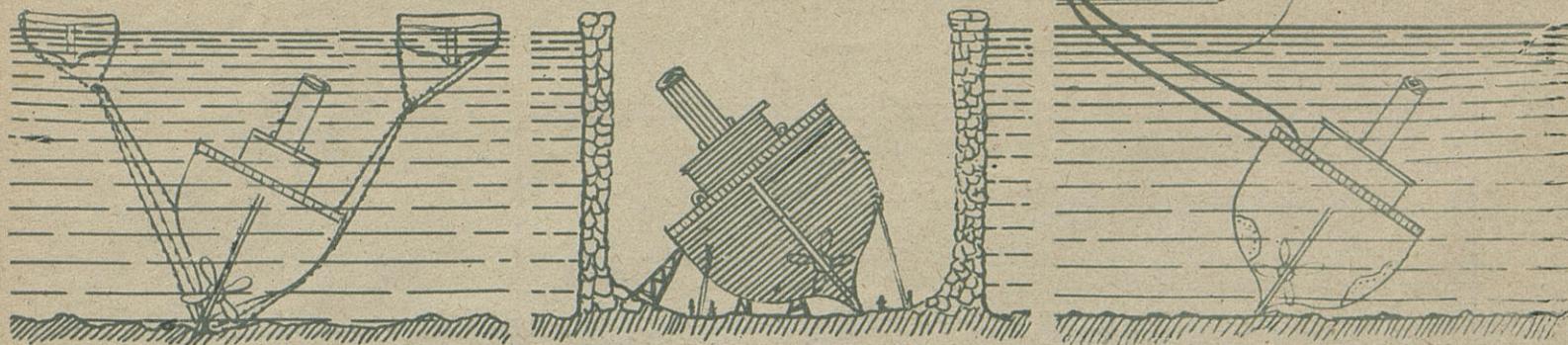
QUELQUES SAUVETAGES HÉROÏQUES

Avant d'aborder l'exposé des moyens techniques de sauvetage, nous devons, en toute justice, dire très haut les difficultés de l'entreprise et l'héroïsme du personnel qui y collabora. Déjà, en temps de paix, les travailleurs de ces compagnies devaient avoir le cœur cuirassé d'un triple airain... Mais en temps de guerre, lorsqu'aux risques d'une entreprise périlleuse, viennent s'ajouter les embûches et les coups d'un ennemi déloyal et sournois, qui ne recule devant aucun moyen pour paralyser les efforts !

L'odyssée la plus incroyable, est bien celle de ce vaisseau torpillé et coulé, qu'une équipe intrépide parvint à renflouer et à remorquer jusqu'en vue des côtes. Un sous-marin ayant aperçu le cargo, une torpille, bien placée, le coula à nouveau, et il fallut de terribles efforts pour le tirer de sa dangereuse situation. Après un travail très dur, on le remit à flots, mais le port était encore éloigné et le sous-marin veillait ; il fut assez habile pour le torpiller au niveau de sa ligne de flottaison. Les sauveteurs durent recommencer le travail, pompant sans arrêt, luttant contre la marée jusqu'au succès, final...



Sur le pont d'un bateau renfloué : on épuise l'eau qui reste encore dans les cales.



TROIS PROCÉDÉS DE SAUVETAGE DES BATEAUX COULÉS

Les pontons sont placés au-dessus de l'épave et attachés à la coque par des chaînes; lorsque la marée monte elle tend les chaînes et l'épave décolle.

L'application du batardeau : le navire est mis en état de flotter. Les scaphandriers vont réparer le navire, aveugler les voies d'eau, l'épave remonte.

Les scaphandriers vont aveugler les voies d'eau puis on envoie dans l'épave de l'air comprimé. Redevenue moins lourde que l'eau, l'épave remonte.

qui permit, deux heures plus tard, à un second pirate, d'essayer de l'envoyer pour une cinquième fois au fond de l'eau. Le navire fut tout de même sauvé, grâce à une ténacité aussi admirable qu'inlassable.

Cette simple histoire, donne une idée de la valeur de l'équipage et du matériel, du service de sauvetage. Elle se répéta un grand nombre de fois, et pour ne citer que ce bateau, le T... qui ne put être renfloué qu'après un mois de travail, pour se voir torpiller, ainsi que le sauveteur, au moment où par un succès inespéré il allait reprendre la mer.

LES MOYENS DE SAUVETAGE : TROIS PROCÉDÉS

Quand il s'agit d'arracher un navire aux abîmes de la mer, les sauveteurs ont recours, de plus en plus, à l'air comprimé, sous toutes ses applications, aidés par des pompes sous-marines puissantes qui leur permettent de fixer les « standard-patches », sortes de panneaux mobiles apposés sur la coque avariée pour la rendre étanche.

Depuis longtemps, on employait pour renflouer les navires coulés, une méthode devenue classique, dans laquelle on emprunte à la mer elle-même la force nécessaire pour soulever l'épave.

Le procédé est aussi simple qu'ingénieux, mais nécessite l'emploi d'un certain nombre de chalands vides. On amène ces pontons au-dessus de l'épave, on les relie à la coque submergée au moyen de fortes chaînes que l'on raidit le plus possible à marée basse. Quand la mer monte, les chalands, retenus par les chaînes qui les maintiennent comme une ancre puissante, ne suivent pas le mouvement du flot; ils s'immergent davantage jus qu'au moment où la poussée est assez forte pour décoller l'épave du fond. Aussitôt, on remorque chalands et épave en des fonds moindres, où l'on recommence l'opération jusqu'à ce que le navire coulé puisse être élevé dans le port du radoub.

UNE TECHNIQUE MODERNE

Ce procédé n'est guère plus employé, et déjà avant la guerre, les ingénieurs de la marine préconisaient, ainsi que le rappelait récemment M. Hutier, l'ingénieur en chef de la marine, l'application du batardeau utilisé par les Américains. Pour cela, on construit au fond des eaux, tout autour de l'épave, une cloison formant enceinte, que l'on rend étanche. On épuise l'eau à l'intérieur de cette vaste cuvette pour permettre aux sca-

phandriers de travailler à l'air libre et de réparer l'avarie, afin de mettre le navire en état de flotter. On démolit ensuite le batardeau et l'eau soulève le bâtiment ainsi réparé.

Ces procédés sont simples dans leur principe, mais, bien qu'on leur doive des résultats fort appréciables, on leur préfère aujourd'hui un autre moyen qui se généralise. Il nécessite un matériel spécial et une technique assez délicate. Ce procédé, basé sur l'emploi de l'air comprimé, possède un grand avantage, c'est d'être applicable aux grandes profondeurs.

Ici encore, le premier travail consiste, à aveugler les voies d'eau du navire immergé : ce dont se chargent les scaphandriers quand le navire ne se trouve pas à plus de 50 mètres de fond. Un scaphandre en effet ne peut guère supporter des pressions supérieures à 5 ou 6 atmosphères. Les voies d'eau aveuglées, on envoie, au moyen de tuyaux flexibles, fixés sur la coque, de l'air comprimé qui chasse l'eau des cales. Conformément au principe d'Archimède, la poussée de l'eau, agissant sur tout le volume de la coque, ramène à la surface l'épave préalablement vidée. Ce procédé,

employé par les Anglais, est d'une puissance exceptionnelle et permet le renflouage des plus gros navires.

Toute l'efficacité de ce procédé réside dans la pompe à haute puissance que nous devons à l'invention d'un jeune électricien écossais, qui a résolu par ailleurs le problème d'exécution des travaux à l'électricité, aussi bien au fond de l'eau, qu'à la surface. Cette pompe porte en elle-même ses propres moteurs, ce qui permet son emploi, même lorsque la torpille a détruit la machinerie électrique du bâtiment.

LES OPÉRATIONS NE SONT PAS FACILES. QUELQUES RÉSULTATS

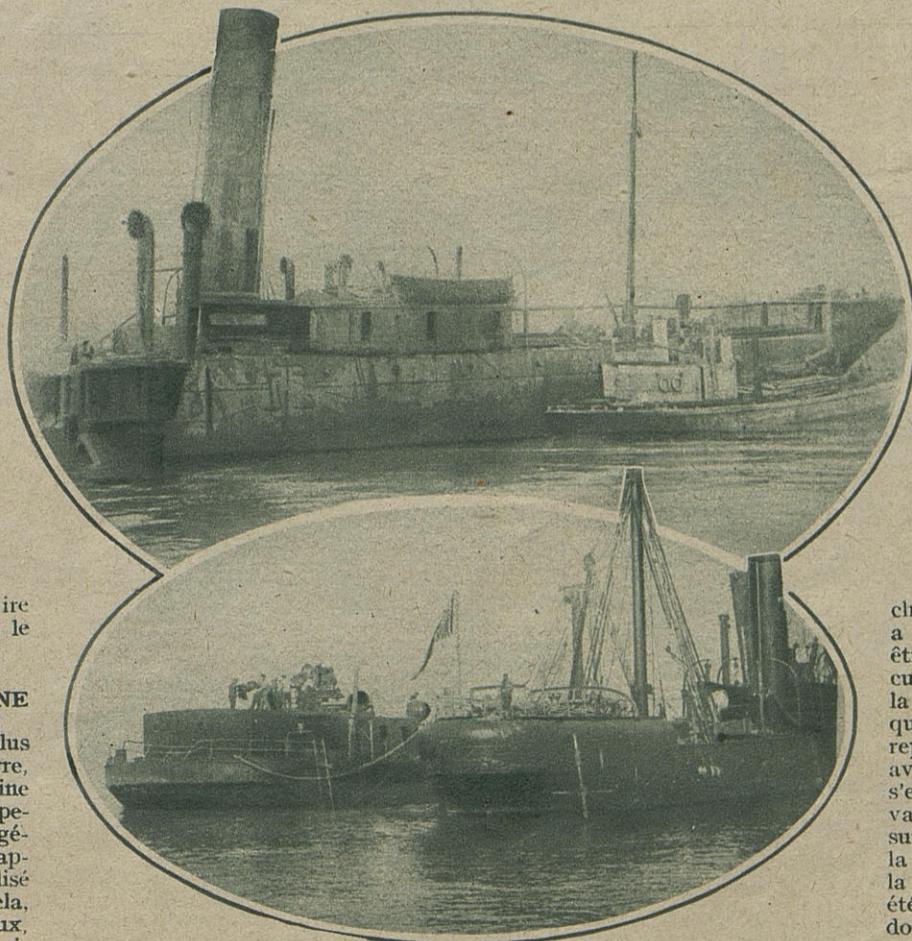
Ces opérations ne peuvent être menées à bien qu'avec un travail souvent considérable. Un des derniers cargos sauvés demanda quatorze semaines d'un labeur assidu, mais comme sa valeur était de 75 millions, le résultat compensa l'effort et au-delà.

Arrivera-t-on par ces procédés à récupérer la totalité des milliards engloutis? Il ne convient pas de nous leurrer d'espoirs fantastiques. Les sous-marins ennemis opéraient sans doute, en effet, comme nous le disions plus haut, surtout dans le voisinage des ports où la faiblesse des fonds permet les opérations de sauvetage. Mais ils ont aussi coulé en pleine mer, où la profondeur des eaux — souvent des milliers de mètres — enlève toute possibilité de tenter quoi que ce soit, des cargaisons très importantes. Cependant ne désespérons pas.

Près d'un milliard des valeurs englouties a été déjà récupéré et, pendant la période des hostilités seule, la Grande-Bretagne, grâce à son parfait outillage du temps de paix, a pu organiser des services de sauvetage. Maintenant que tous les pays marins et qui ont eu des torpillages sur leurs côtes, la France l'Italie, l'Espagne, la Hollande etc., vont mener des recherches, armés d'une technique qui

a fait ses preuves, nous allons être les témoins de pêches miraculeuses. Nous allons arracher à la mer nos trésors. Ne dit-on pas que déjà l'on songe, en outre, à reprendre des sauvetages où, avec des méthodes périmées, on s'efforçait depuis longtemps en vain... Qu'on se rappelle que sur les 700 millions que portait la flotte espagnole, perdue dans la baie de Vigo, 110 à peine ont été retirés des flots. Les autres dormiront-ils longtemps encore sous la robe verte de l'eau marine? Maintenant que l'on sait et que l'on peut, cet Eldorado est à nous...

CLAUDE D'AXEL.



(En haut) Un des morceaux du vapeur "Araby" qui fut coupé en deux tronçons par une torpille.

(Au-dessous) Côte à côte, un bateau renfloué, le P..., qui avait été coulé à la mine, et le bateau sauveteur qui l'a ramené à la surface.

LA QUINZAINE HUMORISTIQUE

LES PREMIERS JOURS DU DÉMOBILISÉ...



Voyons, ne crie pas comme un putois! Nous avons passé dans les Flandres, des semaines, avec de l'eau jusqu'au cou, et nous ne disions rien!

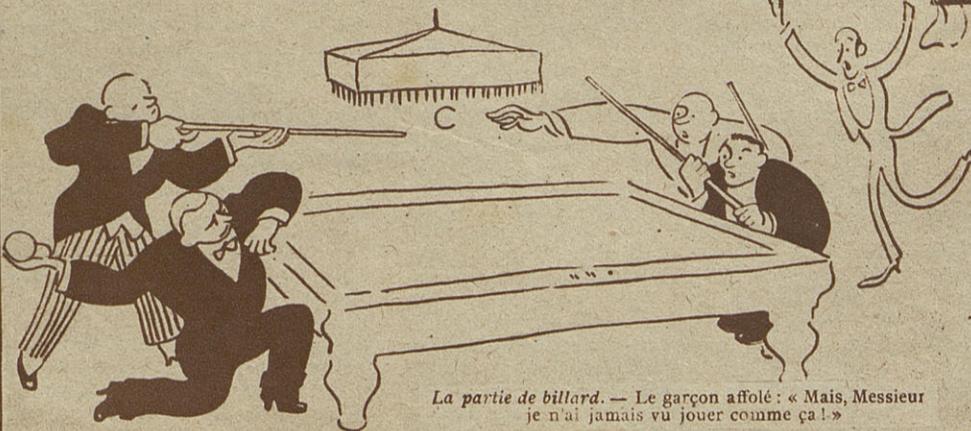


La grosse dame. — « Vous m'enlevez avec un brio... — J'ai l'habitude... j'étais conducteur de tank.



AMOUR BOCHE

ELLE. — Hermann, où est le temps où vous me dévoriez de baisers!
LUI. — Aujourd'hui, je préférerais dévorer autre chose...



La partie de billard. — Le garçon affolé: « Mais, Monsieur je n'ai jamais vu jouer comme ça! »



Le réveil de l'as démobilisé — et qui a fêté sa libération —: « Je dois descendre en vol plané... Je n'entends pas le moteur. »



GUILLAUME S'EN F...

Et puis quoi, si j'ai coulé mon bateau... qu'importe, puisque j'ai sauvé ma peau.



GERMANIA FAIT LES YEUX DOUX

Clemenceau à Wilson: « Si vous connaissiez comme moi, moi, cher Président, la vieille sorcière, vous ne vous laisseriez prendre ni à ses yeux en coulisse, ni au truquage de son bonnet à la mode! »



Le Kronprinz. Guillaume. Max de Bade. Tirpitz. Hindenburg.

CHANGEMENT DE SPECTACLE AU THÉÂTRE IMPÉRIAL DE POTSDAM. — CHEZ LE COSTUMIER. (SUR L'AFFICHE, A GAUCHE, EN ANGLAIS: THÉÂTRE DU PEUPLE, ETC.)

Maladies de la Femme

LE RETOUR D'AGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui menacent à l'époque du **RETOUR D'AGE**.

Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étreint la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage, pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la



JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cesserons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. **Qu'elle n'oublie pas** que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancres, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La **Jouvence de l'Abbé Soury** dans toutes les Pharmacies: le flacon 5 fr.; franco gare 5 fr. 60. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste de 20 fr. adressé à Pharmacie Mag. **DUMONTIER**, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable **JOUVENCE** de l'Abbé **SOURY** avec la Signature de Mag. **DUMONTIER**.

(Notice contenant renseignements gratuits).

437.

INTERDITE

jusqu'ici par

LA CENSURE

L'HISTOIRE DE LA GUERRE AÉRIENNE

par Jacques **MORTANE**

va maintenant paraître dans

La Guerre Aérienne

qui, depuis le 6 Février, est devenue

LA VIE AÉRIENNE

publiée au prix de

1 FRANC

LE NUMÉRO,

:: sur 24 pages ::

Huit pages, sur beau papier fort, seront consacrées à :

L'HISTOIRE DE LA GUERRE AÉRIENNE

qui sera complète en 120 fascicules, formant 3 beaux volumes de 320 pages, remarquablement illustrés et relatant

tout ce qu'on n'avait pu dire :

tactique, combats, bombardements, évasions, missions spéciales, etc., etc.

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C^o G^o de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
Fabrication Française
le



Les **BOUGIES**
LA VIERGE
RUGUSTINS
GIRONDINS



Couleur ambrée.

Les **LESSIVES**
DU CORAN BLEU
Mousseuse et Savonneuse
L'ANÉMONE
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

POUR RÉUSSIR EN TOUT

par l'hypnotisme

W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).

Vient de paraître :

VICTOIRE DES ALLIÉS

Carte postale artistique en couleurs de toute beauté représentant La Victoire se dressant sur le sol de France aux champs tricolores 1914-1918.

GROS SUCCÈS : 90 francs le mille. Le cent. 10 francs.

Yerri et Suzel. Une autre carte en couleurs patriotique

PORTÉ-BONHEUR ALSACIEN

Une carte en couleurs du

MARÉCHAL FOCH

sur l'Alsace-Lorraine

DEUX NOUVEAUTÉS

GROS SUCCÈS - Le mille assorti, 100 francs franco.

GROS : Librairie de l'Estampe, 21, rue Jo. bert, Paris.

Envoi franco contre mandat-poste avec commande.

Chaque carte, 0 fr. 25 au détail chez tous les Libraires.

Hygiène CRÈME SIMON Beauté

POUDRE SAVON

TIMBRES-POSTE pour COLLECTIONS

Emile CHEVILLIARD
13, Bd Saint-Denis, Paris

Prix courant gratis et franco avec un timbre du Cameroun à titre gracieux. Achat de Collections et de tous lots de timbres.

Vous obtiendrez le maximum de récolte dans vos jardins suivant les conseils de

L'ALMANACH DU JARDINIER
envoyé à tous gratuits et franco par

H. LEMAIRE, grainier,
103, Boulevard Magenta, 103, Paris.

JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre.

Prof. Wehrheim, Le Trays (Var).

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES

Guerison radicale. Notice gratis. NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

Les victimes de l'acide urique



Goutte
Rhumatismes
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs

Recommandé par
le Professeur
LANGEREUX
Ancien Président
de l'Académie
de Médecine
dans son

TRAITÉ DE LA GOUTTE

Empoisonné par l'acide urique, tenaillé par
la souffrance, il ne peut être sauvé que par l'

URODONAL

car l'Urodonal dissout l'acide urique

L'OPINION MEDICALE :

Je tiens à vous déclarer qu'ayant employé très souvent votre Urodonal dans toutes les formes d'urémie, dans ses manifestations plus ou moins graves, chez des individus de tempérament arthritique, j'ai toujours constaté des résultats inespérés que je n'avais jamais pu obtenir avec les autres médicaments anturiques. Je continuerai avec constance et confiance à l'employer dans tous les cas indiqués.

Dr AVERSA, Joseph, Inspecteur d'hygiène à Palerme (Sicile).

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 8 fr. Les trois, 1^{er}, 23 fr 25.

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

L'OPINION MEDICALE

Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer de un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ces malades.

Prof. PAUL SUARD
Ancien prof. agrégé aux
Ecoles de Médecine na-
vales, Ancien Médecin
des Hôpitaux

VOILÀ LE PETIT
RAMONEUR
DE L'INTESTIN...

Constipation
Entérite
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraine



Etabli^{ss}
Chatelain,
2, rue Va-
lenciennes,
Paris. La
boîte 1^{co}
5 fr. 80, les
4 1^{co} 22 fr.
Envoi sur
le front.

J'atteste que le JUBOL possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade.

Dr HENRIQUE DE SA,
Membre de l'Académie de Médecine à Rio-de-Janeiro.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme



L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.

Exiger la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.

Nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire, avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite. En toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime.

Dr HENRY RAJAT,

Docteur en sciences de l'Université de Lyon,
Chef du Laboratoire des Hospices Civils,
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, 1^{re} 5 fr. 30 ; les 4, 1^{re} 20 fr. ; la grande boîte, 1^{re} 7 fr. 20 ; les 3, 1^{re} 20 fr.

VAMIANINE

Avarie, Tabes
Eczéma
Affections de la peau



L'OPINION MEDICALE :

Et que d'autres avantages encore ! La Vamianine se prend par la bouche : et malgré cette administration per os, elle n'est jamais toxique. A l'exception des malades antérieurement saturés de mercure ou d'arsenic au cours d'une cure précédente, les autres ne courent aucun danger à forcer les doses si c'est utile, en présence par exemple de syphilides malignes ou rebelles.

Dr RAYNAUD,

Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

Laboratoires de l'URODONAL, 2, rue de Valenciennes, Paris, franco 11 francs.

Affaiblis, Anémiés, Convalescents :
prenez du

Globéol

(Opothérapie sanguine — Fer et manganèse colloïdaux.)

Remède énergique de haute efficacité en usage dans le monde entier.

Attestations médicales innombrables.

Effets très rapides.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco 7 fr. 20 ; les 3 flacons, 20 francs.